

LABORDAGE

revue critique de l'âgisme



BIENVENUE A BORD !

Moi, c'est Loulou, pirate du bateau LABORDAGE. Laisse-moi te présenter mon univers :

Je suis à la croisée de trois cervelles, un peu bossues, un peu tordues, qui ruminent depuis un p'tit bout de temps. Ce qui les préoccupe, les énerve, les obsède, les fait bondir : les discriminations basées sur l'âge. Elles viennent de différents horizons et ont chacune à leur manière accumulé, entremêlé pendant des années une colère, une force, une envie de bâtir ce navire. Elles l'auraient bien construit plus tôt, mais quand on a quelques printemps, difficile de se procurer des clous et un marteau !

Et un jour (TINTINTIN!), leurs chemins se sont croisés. Avec ce qu'elles avaient gardé bien au chaud durant tout ce temps, elles ont dégainé scies sauteuses, disqueuses et fers à souder ; les éclats de bois ont volé, le sol a tremblé, la mer s'est déchaînée et PAF PAF PAF, LABORDAGE est né !

Ce que j'ai pu vous dire, c'est que ce radeau, il est pas près de couler. Les cervelles qui l'ont créé, elles ont juré, craché : ne jamais oublier que tous les âges elles risquent de traverser. La vingtaine à peine passée, les portes de l'enfance, de l'adolescence, sont loin d'être fermées, et c'est bien armées qu'elles comptent, un jour peut-être, sur le port vieillesse amarrer.

C'est là que j'ai été arrivé.e. Et c'est décidé : gouvernail en main, j'entame un premier grand périple pour introduire les questions qui me traversent et faire exister sur terre comme sur mer cette bataille dans laquelle je suis engagé.e depuis plusieurs années.

En navigant sur LABORDAGE, je compte bien entrer en collision avec l'âgisme, c'est-à-dire toutes les discriminations et rapports de pouvoir légitimés par l'âge.

Parce que je n'en peux plus que l'on veuille à tout prix faire de moi un enfant, puis une ado, puis un adulte, puis une vieille avec à chaque période sa façon d'être convenable.

Marre d'être forcé.e d'aller à l'école, de vivre chez ses parents, en foyer ou en maison de retraite ! Ras-le-bol d'entendre: « tu comprendras quand tu seras grand », « t'as plus 10 ans », « t'es trop vieux pour faire ça ».

Et franchement, c'est quoi cette idée qu'on ne devrait pouvoir choisir pour soi-même qu'à 18 ans ? Décidément, il est temps de faire leur fête à ces catégories et rapports pourris.



Féministiser

Franchement, ça me reloute trop cette règle de grammaire du masculin qui l'emporte sur le féminin ! Cent mecs pour une fille et on dira quand même « ils » ?! Ça me saoule aussi d'ailleurs qu'on m'étiquette comme garçon OU fille rien que par les pronoms et accords qu'on utilise pour parler de moi...

Non décidément, dans LABORDAGE, ça va pas se passer comme ça !

Bon par contre à savoir comment ça va se passer, c'est une autre histoire. Ya pas de bonne façon alors chacun.e a été libre de choisir sa forme préférée. Et moi ? Ben j'féminise, na !

d'expression privilégié pour les enfants, les ados et les gens plus âgées. LABORDAGE doit pouvoir rendre public la parole de celles et ceux que, trop souvent, on ne prend pas le temps d'écouter ou pire encore qu'on ne trouve pas légitimes à s'exprimer.

Mon bateau jettera l'encre une fois par an quand les beaux jours reviennent et j'inviterai toutes les personnes qui le souhaitent à le visiter. J'ai déjà pour les prochaines expéditions, quelques idées d'horizons à explorer. Si tu as envie de participer à la traversée, de planter quelques clous dans la coque ou de hisser une voile, de repousser le champ des possibles, j'enverrai quand les jours se raccourciront une lettre d'invitation. N'hésite pas alors à me faire signe !

(N'oublie pas non plus que tu peux venir seul.e ou accompagné.e, me proposer tes témoignages incisifs, tes productions d'atelier, tes réflexions vertigineuses, tes chansons dérangeantes, tes contre-fictions, tes dessins endiables, tes analyses détonantes, tes poèmes embrasés et tous les autres hybrides que je n'ose pas encore imaginer).

Sexe, classe, race...on oublie souvent l'âge
Comme si on voulait alléger les gros bagages
Alors qu'avec des chiffres on fait aussi des cages
Cages de jeunes, cages de vieux, si peu de ratages

Un chiffre et on fait venir des rois mages
Quand, décidément, on refuse d'être sages
Un chiffre et on oblige à de vagues stages
Quand, du temps, on en voudrait pour la plage

Sois jeune et tais-toi, on t'offre d'être à la page
Des miettes de liberté pour l'illusion d'être volage
On rendra ton corps gris pour entamer l'effilochage
Et te laisser mourir seul-e, en simple commérage

10, 20, 40, 60... autant d'anodins étiquetages
Que le pouvoir façonne en marqu(e)ages
Tant de joies et de possibles qu'on saccage
Alors, une seule issue, le grand décollage ?

Non. Car voici venu le temps du pâturage
Sur des pages blanches, de dire nos rages
De faire exploser nos peaux de sarcophages
Et de crier, collectivement, « à l'abordage ! »

Ernest Saufi

Et puis sur mon navire, on va bien s'éclater ! C'est un laboratoire hors de l'âge dans lequel on peut expérimenter tout un tas de trucs. Réfléchir à sa manière sur ces questions mais aussi bousculer nos façons de nous exprimer, et donc d'exister. Je cherche par là à permettre à des personnes ne sachant pas écrire mais sachant dessiner, ou l'inverse, d'y participer. C'est pourquoi dans ce voyage tu croiseras à la fois des poèmes, des analyses, des bd, des témoignages...

Mon ambition : qu'un maximum de monde puisse monter à bord. En bref, chaque personne, peu importe son âge, peut en faire partie même si j'ai bien envie d'en faire un espace

Loulou

Ortograf

Rolala, c'est pas simple l'orthographe, hein. Y'en a ras-le-bol un peu de se faire reprendre en permanence parce qu'on a pas écrit comme ça a été décidé. Bon, c'est sûr que comment on écrit les mots ça change comment on les comprend, je dis pas le contraire ! Ah lala je sais pas, je crois bien que tout le monde va faire comme il a envie, se faire corriger ou pas. Et moi, vasy j'ai qu'à écrire comme il faut, pour cette fois !

Mais la prochaine, ki sé...

Carte de navigation

DERNIERES NOUVELLES DE LA TERRE FERME



Les aventures de Pignar

p.10

Saines et sauves

p.6

J'PRENDS LE LARGE...

Le grand jeu des âges de la vie

p.12

J'm'en fous,
moi j'suis un oiseau migrateur !

p.15



Quand on pense à...

p.18

La vieillesse

p.19

p.20

PAS DE QUARTIER !

On les aura!

p.21

Ne m'apprends rien

Encore heureux
qu'on va vers
l'été

p.23



Petite résistance au
centre aéré

p.21

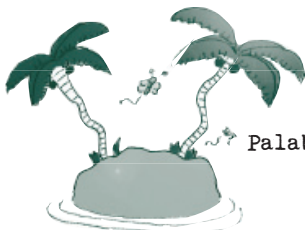
Professeurs, vous nous faites vieillir!

p.22

OH! UNE ILE

p.24

La journée du jeudi



Palabre avec Josette

p.26

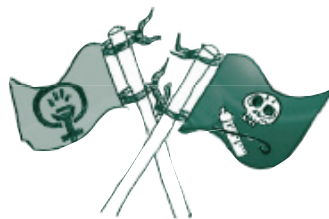
Atelier LABORDAGE

p.25



Une histoire,
une histoire!
(de lutunes)

p.28



Il était une fois, lors
d'un congrès féministe

p.31

HE OH! DU BATEAU

p.32

Education:
féminisme et
enfantisme

UN COUP D'OEIL DERRIERE L'EPAULE

C'est quoi être vieux?

p. 44

Lettre à sauterelle

p. 42



L'institution de l'enfance:
appropriation et naturalisation

p. 38

UNE CHANSON, UNE CHANSON !



p. 48

A quel âge?

LES ASTUCES DE LA MOUSAILLONNE

p. 37

Autodéfense et
autonomie



Face à un adulte qui se
prend pour le chef

p. 37

p. 36

Dessine ton
objet maudit

Micro-observation des
tranchées quotidiennes

p. 50

RETROUVAILLES AUTOUR DU FEU



Questionner la
parentalité

p. 51

Mais où sont les enfants
(et les parents) dans La Lutte ;-)?

p. 54

QUELS SONT TES SECRETS ?



Agisme ordinaire d'une
vie de prof

p. 57

Extrait d'un
journal intime

p. 56

DERNIERS DETOURS

Mon cerveau ne sera
jamais formé
(effets de lecture)

p. 58



p. 58

C'est ...
un film - Cria Cuervos
un jeu - Le Pouic-Pouic
un site - enfance-buissonniere



DERNIERES NOUVELLES DE

Je me regarderais bien le journal du port

Saines et sauves

Je voulais revenir sur une histoire dont les grands médias nous ont rebattu les oreilles avec une médiocrité affligeante, à savoir la «fugue» de Camille et Geneviève, les deux lycéennes qui ont osé s'échapper de leur lycée pour aller rejoindre la Zone A Défendre de Notre-Dames-Des-Landes¹.

Ils disent que c'est une fugue. Que c'est pas bien, que ce sont des jeunes en pertes de repères, que leurs parents faut les comprendre. Et surtout, surtout, ils insistent bien sur leur âge. Des «jeunes filles», des «adolescentes» voire des «ados» (ce diminutif qui décrédibilise encore plus les paroles et les actes de quelqu'un). Bref, des gens irresponsables.

Putain de merde. Le nombre de fois où j'ai eu envie d'exploser la radio/l'ordinateur.

Ces filles se sont débrouillées toutes seules. Autonomes. Elles ont eu le courage de partir pour aller donner un coup de main, se sentir utiles, lutter. Elles ont eu le courage d'accomplir ce

que je n'ai pas su faire : partir vraiment, aller lutter concrètement, joindre leurs gestes à la parole, prendre leurs idées en main, faire.

Et leurs parents, au lieu de se poser des questions sur la force de ce geste, de les féliciter pour leur investissement politique, vont les chercher de force, alors que Camille les avaient invités à venir voir comment ça se passait.

C'est pourtant ce qu'on prône, nan, en méritocratie ? Les self-made (wo)men, tout ça... Des gens qui se prennent en main (dixit mes profs).

Aaaah oui. Mais il y a un petit problème. Plusieurs, en fait.

D'abord, elles vont quand même voir des gens ultra-dangereux. Des anarcho-autonomistes. Des délinquants. Des opposants au gouvernement qui utilisent des méthodes de protestation très très louches, comme les débats, les concerts, le plantage de choux-fleurs, l'écriture de tracts (activité qui rappelle la période souvent évoquée avec un ton paternaliste

et condescendant, genre c'était pas-sérieux-et-ça-a-pas-marché, mai 68). C'est tellement suspect que l'autre soir, au JT de France 2, la journaliste disait que Camille n'avait «subi aucune agression». Avec deux sous-entendus : «c'est bizarre» et «si elle avait eu quelque chose, ça aurait forcément été la faute des anarchistes».

Mais dites-moi, c'est qu'on avait peur hin. C'est sûr que depuis deux mois, c'est vraiment les Zadistes qui font le plus preuve de violence. J'aurais eu plus peur qu'elle se fasse taper par des flics, personnellement.

Ensuite, ce sont des gens qui n'ont pas eu envie de suivre des voies toutes faites. Ça, ça ne plaît pas, ni aux parents, ni à l'opinion, ni aux flics, ni aux journalistes de France 2, ni aux ministres. Ces ingrates qui osent défier le système qui les nourrit !

1. A Notre-Dame-des-Landes, le Premier ministre J-M Ayrault veut faire construire un aéroport international au mépris de la protection du bocage et des terres agricoles. La ZAD, pour les constructeurs, c'est la Zone d'Aménagement Différé, mais les habitants et les militants anti-aéroport l'ont rebaptisée Zone à Défendre. Sur cet emplacement vivent quelques centaines de personnes, qui élaborent depuis plusieurs années un lieu de vie autogéré, un lieu de lutte, de rencontres, cultivent leur propre nourriture et construisent leurs propres habitations, etc. C'est ce lieu et cette communauté qu'ont voulu rejoindre Geneviève et Camille.

LA TERRE FERME

avant de partir!



Et puis, et puis, leur âge. La place des mineurs, c'est à la maison chez papa-maman.

Sûrement pas en train de prendre des initiatives. Les mineurs ne doivent pas trop réfléchir. Ou plutôt si. Ils doivent réfléchir à se trouver une «bonne place» dans la société. Et pour ça, ils doivent ingurgiter ce qu'on leur sert à l'école. Que la démocratie c'est le bien, que le capitalisme ça va forcément avec et que c'est tout ce qui existe pour éviter les dictatures. Et par-dessus tout, que l'enfant ou l'adolescent a une place bien définie (celui pour qui on décide), tandis que l'adulte a le rôle du décideur. Et que ces rôles ne changeront jamais. Alors autant l'accepter. Autant se résigner. Les mineurs doivent réfléchir selon des normes imposées «pour leur bien». Les mineurs doivent être continuellement protégés, et ce sont les gentils adultes qui vont le faire.

Que... quoi ? Qu'entends-je ? L'autogestion ? Mais vous n'y pensez pas ! Des enfants ? Se protéger eux-mêmes ? Ils en sont incapables, voyons. Ils sont faibles.

Ils sont inexpérimentés. Et l'expérience, bien sûr, ne s'acquiert qu'à l'école dans les bras des adultes. Pas sur les routes ou en construisant des cabanes en rondins. Ceux qui contestent cette vision des choses doivent en permanence se justifier de leurs idées : la domination des adultes sur les enfants n'est pas admise et remise en question par grand monde. Elle semble couler de source. Non, je ne dis pas qu'il ne doit jamais y avoir d'adultes pour donner quelques repères aux enfants, mais cela ne signifie pas que les enfants ne peuvent pas donner eux aussi des repères aux adultes.

Non, je ne suis pas contre la notion de respect, au contraire. Je veux juste que ce respect soit exactement le même de l'adulte pour l'enfant que de l'enfant pour l'adulte. Sans que plus personne ne dise «mais enfin, c'est évident, on ne doit pas le même respect à quelqu'un de 10 ans qu'à quelqu'un de 40». Oui, je connais des gens de tous âges qui défendent

ces idées. Non, ce n'est pas lié à une rébellion passagère contre mes parents. C'est politique. Ça s'inscrit dans un refus du monde tel qu'il est, dans un refus de toutes les oppressions et de toutes les inégalités. (Et suivent les habituelles approximations sur l'autogestion). Non, je n'ai jamais dit qu'il ne devait pas y avoir de règles, anarchie ≠ anomie. Non, ça ne conduit pas au chaos. Oui, ça a déjà été expérimenté et ça a très bien marché, ça existe toujours aujourd'hui. A l'école, on nous dit qu'on doit être «responsables». Responsable, pour eux, ça veut dire rentrer dans le rang. Faire plaisir aux profs. Être sage, ne rien déranger.

Ne pas faire partie des statistiques de la délinquance juvénile, «problème fondamental de nos sociétés actuelles». Se «prendre en main», mais selon leurs règles. Si tu ne corresponds pas à ce schéma (et même pas besoin de caillasser des voitures, hein, suffit d'avoir des idées un peu bizarres), tu es décrété inexpérimenté, immature, idéaliste. Bref, la définition habituelle du «jeune» par les adultes. On doit tous s'excuser d'être libres, mais encore plus quand on est jeune, femme, pas très hétéro et pas très blanc. Le fugueur ou la fugueuse est toujours supposé instable, victime de problèmes familiaux, etc. Toujours sans but. Nous sommes trop jeunes pour comprendre, trop jeunes pour penser



par nous-mêmes. On nous rabâche ça tous les jours, mais la justice des adultes peut quand même nous foutre en prison quand ça les arrange. Toujours ça de potentiel contestataire en moins. Ce qui est drôle, c'est de voir les journalistes qui aimeraient bien pouvoir dire que les deux filles ont été maltraitées, mais qui sont bien obligés de rapporter leurs réactions : elles étaient en sécurité, elles se sentaient en accord avec elles-mêmes, et utiles à une lutte. Je me suis surprise à apprécier les

déclarations du proc. Il les prend au sérieux, lui; beaucoup ont considéré cet acte comme quelque chose d'irréfléchi. Des mineures qui s'engagent, réellement, dans un vrai combat politique, pas juste pour «jouer les rebelles», ça n'existe pas dans l'idée qu'ils se font de la jeunesse. Il suffit de voir les premiers paragraphes, lamentables, précédant cette interview de Geneviève dans Le Parisien. «Le manteau de cuir clouté, les rangers de bûcheron et le pantalon camouflage n'y font rien. Derrière son look un peu rude, Geneviève cache mal sa petite bouille d'adolescente.» «Les deux ados, qui se revendiquent

anarchistes, voulaient goûter à la vie en communauté sur fond de contestation écolo.» On a droit aux classiques. «Elle essaye de faire rebelle mais en fait c'est un cœur tendre»... «Elle se revendique anarchiste» = «elle ne sait pas vraiment ce que c'est, elle est trop petite pour ça, elle ne se rend pas compte, elle ne l'est pas vraiment, c'est juste une attitude». Je passerai sur le sous-entendu condescendant sur le combat même de tous les zadistes.

Un excellent article d'un zadiste² dit :

« Si les réactions journalistiques sont si violentes, si les commentaires sur les blogs ou sites "d'infos" sont si durs, c'est parce que Geneviève et Camille ont osé remettre en cause la famille et leur dépendance à l'autorité parentale, elles ont osé proclamer qu'elles étaient en droit de choisir ce qu'elles voulaient faire de leur vie, librement. [...] Les familles s'inquiètent nous dit-on, heureusement qu'elles s'inquiètent, elles ont décidés que c'est d'eulles que devait venir l'éducation apportée aux plus jeunes et elles n'ont jamais pensé à leur apprendre à vivre libre, elles n'ont jamais pensé à leur expliquer ce que pourrait être le quotidien sans eulles, elles s'inquiètent parce que ces deux jeunes ne sauraient pas (selon eulles) se débrouiller, se protéger, ... Elles s'inquiètent parce qu'elles ont pris soin de ne pas leur apprendre tout ça. [...] Elles s'inquiètent surtout, parce que les unes et les autres se rendent compte qu'en fait, les jeunes n'ont pas besoin d'eulles, que les parent-es ne sont utiles aux jeunes que tant qu'elles n'ont pas la possibilité de se nourrir par eulles-mêmes (et encore ce pourrait être aussi un besoin assumé par la société, comme cela s'est apparemment passé pour Camille et Geneviève, nourri-es par le partage de dons de tous horizons). »

L'âge adulte n'est pas beaucoup mieux, mais au moins, tes pairs te considèrent comme un interlocuteur légitime. Jamais on ne prend au sérieux le désir de révolte des enfants. Suffit de taper « children rebellion » dans son moteur de recherche : des images de petits garçons qui boudent, des solutions pour endiguer la « rébellion » de vos enfants qui ne veulent pas manger leurs épinards. Des analyses de psychologues disant que « ça les aide à se construire », sous-entendu « ça va passer, c'est normal, circulez, rien à voir ». C'est ça, la révolte des enfants, pour beaucoup d'adultes.

Il est très difficile de trouver des informations sur les mouvements de mineurs des années '70 en France. Il y en a un peu plus sur les grèves d'enfants de 1911 en Angleterre, parce que leurs revendications paraissent aujourd'hui raisonnables : baisse du prix des livres scolaires, suppression des châtimets corporels. Ça ne vient pas d'une volonté de taire ces événements. C'est juste que tout le monde s'en fout.

Les quelques discours positifs sur la jeunesse aujourd'hui servent juste à encourager leur engagement dans La Vie Politique pour dire « aaaah, les jeunes, l'aveniiiiir ». Genre « ouf, heureusement que vous êtes là pour réparer les conneries des générations précédentes ». Quand on s'intéresse à nous sans nous dénigrer complètement, c'est pour nous

mettre sur le dos un engagement forcé. De manière raisonnable et « adulte », nous allons devoir « améliorer le système ». Pas nous révolter contre notre condition et contre le monde qui va avec. Jamais. On demande aux élèves de respecter leurs profs sous prétexte d'une « reconnaissance de l'expérience et du savoir ». Et alors ? On doit féliciter chaque prof de tout ce qu'il/elle sait en disant « merci maître » ? Ça ne veut pas dire qu'on ne peut/veut rien apprendre d'eux (sinon je n'irais pas en cours de violon). Ça ne veut pas dire qu'on n'estime pas le travail qu'ils ont fait pour en arriver là. Ça veut juste dire que ce n'est pas ce qui doit déterminer les relations prof-élèves.

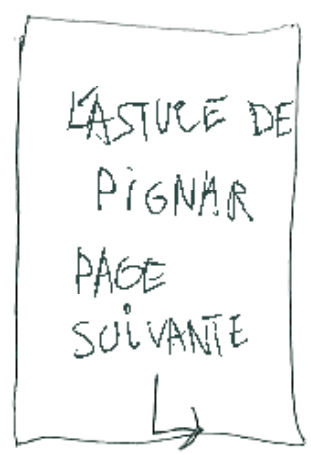
J'ai tellement envie que les gosses, ensemble, reprennent en main leur vie, leurs libertés, soient conscients de l'aliénation et aillent contre elle. Et même que les majeurs se joignent à eux. L'aliénation des enfants fait partie d'un système, comme toutes les formes d'oppression. Elle témoigne d'un fonctionnement plus global. On ne sera pas assez de milliers de mômes pour la détruire. Il ne s'agit pas d'une guerre contre « les adultes », mais contre le monde qui leur permet d'être « les adultes », d'avoir le pouvoir qu'ils ont, et surtout de ne pas voir eux-mêmes l'oppression qu'ils exercent sur les mineurs.

Kimaali

2. Voir à l'adresse <http://juralib.noblogs.org/2013/01/01/lachez-tout-cest-bien-foutu-la-societe/> Article indispensable.



LES AVENTURES DE PIGNAR







J'PRENDS LE LARGE...

J'pense bien que j'suis pas d'accord avec ces marins d'eau douce.

Le grand jeu des âges de la vie



Les personnages

Bébé
Enfant
Adolescent-e
Jeune
Adulte
Vieil-le adulte
Vieilles/Vieux
Les expert-es

Dans ce jeu, il y a des personnages : les bébés, les enfants, les adolescent-es, les jeunes, les vieil-les adultes, les vieilles/vieux. Aucun ne peut exister tout seul. Comment décrire un de ces rôles sans parler des autres. Comment définir ce qu'est un adulte par exemple, si ce n'est en disant que ce n'est pas un-e enfant et pas encore une vieille, un vieux. Si on enlève certains personnages, le jeu ne fonctionne plus.

Dans ce jeu, on ne choisit pas son rôle. C'est selon ton âge, donc le nombre d'années que tu as passées sur terre, que tu seras un bébé, un-e enfant, un-e adulte, etc... Attention, il est difficile de tricher à moins que tu n'uses de ruses bien élaborées car chaque rôle est défini par certaines caractéristiques. Une vieille, un vieux, a des cheveux blancs et des rides, un-e enfant est de petite taille, un-e bébé ne sait pas encore marcher... Tout le monde a appris ça. Du jour où on naît à aujourd'hui où on lit cet article, on a emmagasiné un nombre incroyable de mots. Il y en a dont on a saisi le sens, parce qu'on comprenait ce qu'il voulait dire dans la phrase et puis il y en a certains dont on est allé chercher la définition dans le dictionnaire ou encore dont on a demandé la signification à quelqu'un-e « ça veut dire quoi ? ». Mais ce qui est incroyable c'est qu'on a presque toutes

et tous appris les mêmes définitions. Quand on parle d'un-e enfant, d'un-e adulte, d'une vieille, on n'a pas besoin de discuter trois heures pour comprendre de quoi on parle : c'est magique. C'est chouette parce qu'on peut parler vite, on peut se comprendre mais ce dont on ne se rend pas toujours compte c'est que par les mots qu'on utilise c'est aussi des imaginaires, des théories que l'on invoque.

Si tu as échappé à cet apprentissage tu as de la chance mais prends garde. Toute notre vie on rencontre des personnes qui nous rabâchent sur ce qu'est et doit être un-e enfant, un-e adolescent-e, un vieux, une vieille... De plus, si quelqu'un-e trouve chez toi une caractéristique d'un de ces rôles, il ou elle risque de te dire que tu dois le jouer même si tu n'en as pas envie !!



Les pouvoirs

Bébé : +1
Enfant : +5
Adolescent-e : +7
Jeune : +50
Adulte : +100
Vieil-le adulte : +70
Vieille/Vieux : +7

Chacun de ces personnages possède plus ou moins de pouvoir et de droits. Par exemple quand tu es enfant, tu dois avoir une famille, obéir à tes parents, leur demander la permission quand tu désires faire quelque chose, aller à l'école, aimer jouer. Si tu es un-e adulte tu dois en principe savoir, être responsable, ne pas jouer, faire respecter ton autorité aux enfants... Suivant l'endroit, le terrain où tu joues ces rôles, ces pouvoirs peuvent un peu changer mais en général ils sont plus ou moins les mêmes. Les adultes sont les personnages qui ont le plus de pouvoir car ils sont considérés comme des êtres sages, finis. Les enfants sont considérés comme en devenir, comme des êtres non terminés puisqu'elles ou ils ne sont pas encore des adultes. On dit qu'ils ou elles sont en développement, qu'elles ou ils ne savent pas encore faire des choses toute seule contrairement à l'adulte qui lui SAIT et EST ! Quant aux vieilles et aux vieux elles et ils sont souvent perçus comme des personnes en fin de vie, de moins en moins capables, en déchéance.

Les expert-e-s : + 1000

Voilà de ce qui en est pour les règles. Le problème avec ce jeu c'est qu'en plus de ne pas choisir le personnage que l'on veut incarner, il est difficile de choisir si on veut y participer ou pas et d'arrêter de jouer quand on n'en a plus envie. Surtout que dans ces interminables parties interviennent des « expert-es ». Ces personnages qui jouent souvent le rôle d'adulte ou vieil-le adulte, ont encore plus de force car elles et ils ont un super bonus : celui de rappeler les règles et les pouvoirs. C'est un peu comme une police. Ces expert-es viennent nous dire comment on doit être, comment on doit penser, pourquoi on agit comme ça. Pour cela ils et elles invoquent un titre et un savoir dont ils et elles seraient les seuls détenteurs et détentrices parce qu'ils et elles ont fait des études. Pendant plusieurs années ils et elles ont écouté des histoires, qu'on appelle la science, la vérité. Ils et elles ont appris à réfléchir selon ces légendes en ne les remettant que trop rarement en question et sans penser qu'il pouvait en exister d'autres. En se présentant comme savant-es elles et ils empêchent tout débat. En disant « nous savons », « la vérité est », « c'est prouvé, c'est scientifique », ils et elles imposent leur vision du monde et condamnent au statut d'ignorantes, d'illuminées, voir de folles les personnes qui ne sont pas d'accord. Les plus connues sont les psychologues, les psychiatres mais ils y a aussi aussi les sociologues, les biologistes, les philosophes, les médecins, les journalistes, les présentatrices et présentateurs télé voir les instituteurs et institutrices, les animateurs et animatrices de centre aéré...etc...etc...etc.....

À force de jouer et d'écouter ces règles, on ne pense plus que c'est un jeu et que les rôles que nous jouons sont issus d'histoires et de mythes. On est persuadé que c'est la réalité, que c'est naturel, qu'on ne peut rien y faire. D'ailleurs, on ne dit pas qu'on joue le rôle de l'enfant, du bébé, de l'adulte on dit qu'on EST un-e enfant, un-e bébé, un-e adulte.





Rappel : il s'agit d'un jeu parmi d'autres

Pourtant on joue bien plein d'autres rôles dans notre vie. Des fois on joue celui d'une fille, d'un garçon, d'autres fois celui d'une personne noire, blanche, marron ou alors celui d'un-e ami-e, d'un-e cousin-e, d'un-e marchand-e, d'un-e client-e, d'une joueuse de basket, de carte magic, de musique, etc... Selon les situations dans lesquelles on se trouve et les personnes avec qui on est on change de rôle, on change de jeu. Le matin on peut être père de deux enfants, la journée caissier dans un super marché, le soir militant dans une association et le samedi le chat dans une pièce de théâtre. Il est sûr qu'on peut jouer plusieurs rôles à la fois, homme, adulte, noir, hétérosexuel, caissier et qu'il est difficile de se détacher de certains mais ce qui est aussi sûr c'est qu'on peut en changer : si on est chat muet dans une pièce de théâtre par exemple, pour peu qu'on ait un grand déguisement, on sera à ce moment précis pour les spectatrices et spectateurs, chat, à la rigueur personne déguisée en chat mais rien de plus.

Et puis si on feuillette quelques livres et si on tend nos oreilles à droite à gauche, on se rend compte que dans d'autres pays ainsi qu'à d'autres époques les règles du jeu « les âges de la vie » étaient bien différentes, les personnages n'avaient pas les mêmes pouvoirs et n'étaient pas définies de la même manière. Dans certaines sociétés

africaines par exemple l'individu-e en bas âge est considérée-e comme une ancêtre réincarnée-e entretenant dans ses premiers mois d'existences des relations particulières avec les morts. Vers 1600, il existait des jeux spécifiques pour les individu-es jusqu'à ce qu'ils et elles aient trois ans, passé cet âge les jeux étaient les mêmes pour toutes et pour tous. Au 17^{ème} siècle l'individu-e âgée de 14 ans était considérée-e comme une « enfant » ...



Que faire quand on veut arrêter de jouer

Alors on est plusieurs à se dire qu'on a envie de pouvoir se présenter et d'être reconnue-e comme on le désire. Qu'on a envie de changer les règles de ce jeu, qu'on a envie d'incarner d'autres personnages, qu'on veut pouvoir arrêter de jouer à ce jeu quand on le désire, qu'on veut croire à d'autres histoires, d'autres légendes parce que celles des âges de la vie : on n'y croit plus !!

Moi par exemple, je ne suis pas d'accord avec les règles de ce jeu. Il y a des personnes dites « enfants » qui savent

faire beaucoup plus de choses que moi, il y a des « enfants » qui n'ont pas de famille... Et puis il y a des « adultes » comme moi qui ont envie parfois, qu'on les protège, qui pensent qu'ils et elles se développeront toute leur vie, qu'elles et ils ont encore pleins de trucs à apprendre et puis qui adorent jouer. On est plusieurs à ne pas vouloir être rangée-es dans la catégorie « adulte » ou « enfant ». Je me rappelle dans un super livre que j'avais lu *Quand j'avais cinq ans, je m'ai tué**, Jessica, une des héroïnes, disait qu'elle ne voulait plus être une enfant car on ne voulait pas lui expliquer pourquoi son papa était à l'hôpital et pourquoi sa maman pleurait parce « qu'il y a des choses que les enfants ne comprennent pas ».

On est plusieurs à se dire que quand on rencontre une personne, on a envie de savoir ce qu'elle aime, ce qu'elle pense, si on pourra devenir ami-e avec elle. On a envie de la laisser incarner le personnage qu'elle désire jouer tant qu'elle ne nous fait pas souffrir. On a envie de se dire qu'être mal traitée-e parce qu'on nous attribue le rôle d'enfant, d'adolescent-e, de vieille, de vieux, c'est dégueulasse. On a envie de lutter contre ces discriminations, contre l'âgisme en prenant exemple sur les personnes qui se battent contre le racisme, contre le sexisme, contre l'homophobie... Ces oppressions qui elles aussi sont justifiées par des savant-es, des expert-es qui nous racontent des histoires, qui écrivent des règles du jeu où les hommes blancs hétérosexuels sont les plus forts.

On ne veut plus croire à ces légendes, on ne veut plus les raconter.

On ne veut plus jouer à ces jeux, on veut en réinventer, on en a ASSEZ !

PS : Une petite idée pour perturber ce Grand Jeu qu'est les « Âges de la vie » et pour rigoler un peu. On pourrait s'amuser de temps en temps à demander aux gens comment elles nous considèrent, quel rôle, juste en nous voyant elles nous donneraient (bébé, enfant, adolescent-e, jeune, adulte, vieux, vieille...) et leur demander pourquoi. Ensuite, si on n'est pas d'accord on pourrait se mettre à parler avec elles : « Tu dis que je suis une adulte, que pour toi une adulte c'est comme ça mais alors moi, je suis pas comme ça et puis pas comme ça ». Mais gare aux expert-es, ou aux personnes qui croient que ces histoires sont vraies ;) !!

* Buten, H, *Quand j'avais cinq ans, je m'ai tué*, Paris, Virgule / Seuil, 1981

Nél



J'm'en fous, moi j'suis un oiseau migrateur !

(Toute ressemblance avec des personnes ou des situations déjà rencontrées est NORMALE. Le « Vous » accusateur du texte adressé aux membres de cette « famille » peut largement être élargi au champ vaste de celles qui pourraient s'y reconnaître et ne leur est donc pas réservé. En outre, j'entend davantage pointer du doigt des mécanismes que des personnes, même si elles s'avèrent en être les complices aveuglées, garantes du graissage de leurs rouages).

Il est Août à cette heure là de l'année 2012 de l'Ere du Poisson. Il est le soir, j'ai faim et bien envie de me poser dans une gargote que j'espère simplement gargotante de gargottines et gargotins, s'abreuvant gailuronement, festoyant chichement, échangeant à qui mieux mieux...

C'est alors que je réalise l'ampleur de la mission que cela représente dans les rues d'Alès..

Tous les lieux que je croise sont plus faussement guindés les uns que les autres, flairant le « Ikea » de la restauration, lisse, rectiligne, bicolore, aseptisé à coup de javel parfum citron... De quoi me couper gentiment l'appétit! En même temps, me direz vous, rien d'étonnant ni d'extraordinaire : c'est le lot d'un certain nombre de villes, que j'ai par ailleurs déserté de façon plus ou moins permanente, notamment pour ces raisons, qui me rejaillissaient au visage à ce moment là.

Passe, je me décide tout de même pour un petit resto à la terrasse pastiche de plages cocotiques des décors de cartes postales ; passant outre ce « détail », son emplacement dans une petite ruelle, ayant au moins la qualité d'être manifestement assez tranquille, me séduit par défaut.

Je me pose. A mes côtés, ce que je comprendrai vite être une famille, frères, sœurs, beaux frères, belles sœurs et leur progéniture (puisque'il s'agit bien de cela...).

Il me semble en effet assez manifeste que leurs rapports paraissent être établis au delà de tout, sur base de leur filialité..

(de la même manière que sur celle de leurs sexes et de leurs âges.. et de tout ce que cela implique comme rapports de pouvoir, d'intérêt et autre, cela va sans dire).

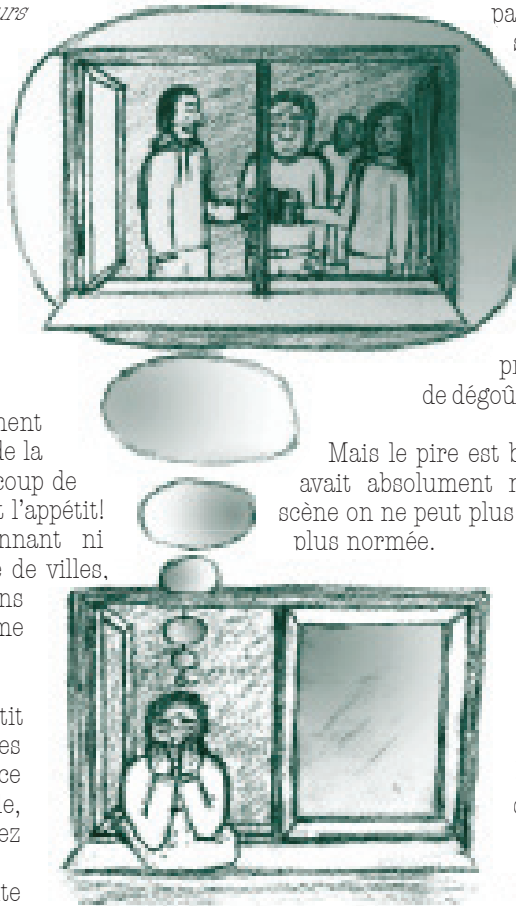
Étant seule, je ne me retrouve pas moi même prise par une discussion, qui aurait pu me faire partiellement passer à côté des scènes, qui s'enchaînaient, dans tous les sens... du terme... les unes (après les) ou (aux) autres, cliché après cliché... sous mon nez, mes yeux, mes oreilles et ma gorge nouée.

Chacune de leurs adresses se succédant sur un rythme frénétique de pathétisme, me produisaient un étranglement de dégoût, de rage, de pitié, de désabus...

Mais le pire est bien, qu'encore une fois, il n'y avait absolument rien d'extra-ordinaire à cette scène on ne peut plus « normale » puisqu'on ne peut plus normée.

Néanmoins je n'ai pu la souffrir sans devoir me retenir à chaque secondes d'exploser... J'harponne mon stylo, compagnon chéri, et je commence à noter leurs dialogues, me lançant dans une observation anthropologique de ce qui devrait pourtant s'apparenter à des congénères..!? (comme quoi le lieu géographique comme seul

commun n'est définitivement pas synonyme de communion.. bref..!)





En voici une brique de restitution...

A propos de leurs « gosses » qui, de surcroît se retrouvaient être au centre de leurs élucubrations :

« Le problème c'est qu'avec elle, même si tu serres la vis, elle te nargue. Elle est difficile. »

(ouf! Peut être y aura t'il une rescapée du naufrage auquel elles s'attèlent ardemment!)

« - Killian, il a une grande bouche...
- Mais il a un cœur d'or. *(dixit le père pour la défense de son fils)* Il a de la répartie : un moment on est au marché et je lui dis « Avance! » et il me répond:
- J'm'en fous moi je suis un migrateur! »
- D'où il sort ça hein? »

L'amère de reprendre :

- « Chiara tu lui dis Non! Dix fois, elle te regarde et elle continue! »

Intervention d'une des enfants :

- « Il veut pas me prêter l'avion »
- « Léo, écoute, c'est ta sœur tu es responsable d'elle! »

(On peut se demander à juste titre qu'elle est le rapport avec la choueroute...mais bon on est pas à une absurdité près...loin de là...)

A ce moment là, le petit groupe d'enfants effleurent, en jouant, un rideau de fer d'un magasin voisin du resto...

Un des pères:

- « Cette fois ci je me lève...ça va tomber! Les 2 là, vous vous asseyez. Je veux plus vous entendre. Si vous êtes pas capable de jouer calmement, vous ne bougez plus.
Si y'en a un qui bouge, j'lui coupe l'oreille! »

En même temps à l'une de ceulles qui n'est pas puni:

« Y'a Laura qui te surveille parce qu'elle est grande. »

Aux autres :

« Revenez! Ils vont voir une personne qu'on ne connaît pas !
(à propos de leurs comparses)

« Pourquoi? » *(l'unE d'entre eulles)*

« Y'a pas de pourquoi, non c'est non! »

« Et toi tu touches encore une fois à la barrière je te coupe l'oreille! »

« Maintenant vous vous posez là et vous jouez à la DS. »

« Mais moi j'ai pas envie de jouer... »

« Et ben tu restes là, tu t'assois »

A propos du bébé malade :

« Il pleure ou il est sage? »

(...)

« Ils ont une faculté de te faire passer de la compassion et de l'attendrissement à la nervosité totale! »

« C'est le début le plus dur, les lères années...jusqu'à c'qu'on puisse les foutre dehors! »

(Toute l'assemblée de s'esclaffer en chœur...)

La serveuse: « Bientôt l'école? »

Une des enfants met sa veste; sa mère :

« Et ben franchement elle est pas jolie ta veste de l'Italie! » *(la fille de baisser les yeux...)*

A son fils :

« Allez! Viens! Rend toi utile! Elle est là la dame, demande lui:
« S'il vous plaît Madame... »

Autre interaction, le père le coupe :

« Attends! Ta mère elle parle! »

En stéréo à unE autre enfant :

« Mâche ma chérie! Mâche! »

Un autre enfant:

« J'ai mal à mon orteil. »

« Comment ça s'fait que tu as mal à ton orteil toi?! » *(d'un ton accusateur)*

FIN DE CITATION

Il est clair que ce ne sont là que des extraits d'une vaste saga...

Alors me voilà prise ventre et gorge donc..Je me dit que le mieux que j'aurais à faire à ce stade là c'est me barrer sans payer..Une phrase raisonne: « Qu'illes payent la note pour tous les frais qu'illes leur font endurer... » que je me décide à écrire sur la toile cirée rouge avec mon feutre noir. Mais voilà que le stylo court sur la nappe et que je me lance dans une adresse houleuse, les yeux pleins de larmes enragées...En voici le contenu (que j'ai pris soin de recopier en me disant que j'avais envie de garder trace des déjections verbales qu'illes m'inspirèrent...).

« Qu'illes payent la note.
 Pour toute l'horreur dont ces enfants font les frais...
 Qu'illes s'étouffent dans leur misère aveugle.
 Brochette d'hommes abrutis face à brochette de femmes
 simulant l'émancipation.
 Quelle pauvreté! Vous inspirez la pitié quand vos mômes
 déroulent sous vos yeux borgnes la plus pure des joies de vivre.
 Concurrence d'arrogance, le débit de vos mots débiles milles
 fois entendus, ronge mes conduits intérieurs au point que j'en
 pleure.
 Il m'aura fallu m'asseoir à cette table pour à nouveau me
 retrouver face à la vitrine d'un monde dont vous vous faites
 volontiers les faire valoir.
 MERCI ! Merci de m'avoir donné à regoûter à ce spectacle
 immonde qui ne fait que renforcer mes convictions
 profondes.
 Famille, école, assassinent nos rêves, tuent l'embryon
 dans l'œuf.
 Si vous pouviez les programmer à
 votre convenance...
 Avant même qu'illes éclosent.
 Mais ces gentils bambins sont
 déjà murés dans le silence.
 Illes ont compris qu'à force
 d'ordres et d'humiliations
 assenés il vaut mieux
 courber l'échine, se plier
 à ces règles absurdes qui
 vous rassurent...
 Et vous renvoient pourtant
 tellement à vos incompétences,
 votre absence totale de créativité,
 d'inventivité,
 de courage,
 de foi,
 de confiance....

Vous me faites dégueuler des larmes
 amères

Mais je suis surtout triste pour eulles.
 Et puis « *les sets de table ne sont pas lessivables* »*,

Vous êtes trop profondément engloutiEs dans la vase des
 normes énormes que vous ne les voyez plus...
 Et puis, vous vous sentez libre !!
 Tellement plus libre que vos pères et mères...
 Vous vous vivez même sans doutes comme des parents « cool »!!
 Normal!! ≠ Nous sommes en démocratie !
 Tout est plus vivable !
 Et puis vous coopérez, vous êtes vos propres flics !

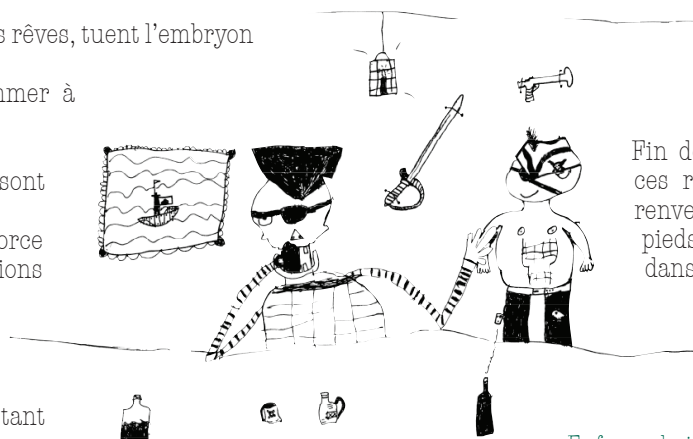
Plus besoin de dictature ! Elles est en vous !

ET BIEN SI C'EST CELA VIVRE JE Préfère MOURIR ET LE
 SOUHAITERAI à VOS ENFANTS PLUTÔT QUE LA LENTE
 AGONIE

DORMEZ BIEN LES YEUX OUVERTS.

N'ayant pas l'énergie de me faire rattraper, ayant déjà été
 grillée par mon acte subversif de scrabouillage de nappe, je
 me lève, désembarrasse la table, pose un bifton pour un repas,
 qui finira dans les égouts quelques temps plus tard, retire la
 nappe, et tend cette dernière à mes voisins de table en disant:
 « Voilà, c'est pour vous, cadeau. C'est tout ce que vous m'avez
 inspiré ! » un des pâtres quant me répondant : « Merci ! »
 semblant agréablement surpris... Et moi de conclure : « Vous

ne direz sans doutes pas ça
 quand vous l'aurez lu ! » Lui :
 « Ah ! Et ben vous avez bien
 fait de nous prévenir comme
 ça on ne le lira pas. ».



Fin de l'histoire, je pars, errante, dans
 ces rues tristes et fades, mon ciel se
 renverse, la terre se dérobe sous mes
 pieds, perte de sens ; je m'engloutis
 dans un profond désarroi, et m'en vais
 m'achever à coup de cognac
 dans le premier bar que je
 trouve...

Note: Je revenais d'une semaine
 « *Enfance buissonnière* » grâce à laquelle, gorgée
 d'une sève nouvelle, je me sentais pousser des ailes de
 confiance quand au présent et à l'avenir qui s'ouvrait
 encore et encore aux côtés de toutes ces grandes petites personnes
 qui m'entourent, qui me portent tant...Le fossé est si large d'avec
 l'autre monde...

Alors, attelons nous à continuer de faire émerger celui qui nous
 ressemble tout en pulvérisant l'autre en creusant sa tombe.

**(me dit la serveuse/gérante d'un ton assassin, s'étant aperçu de mon
 outrage, ayant été dénoncée par sa fille, copie conforme de la mère, zélée et
 fière de son acte glorieux de délation!)*

Daidai



Quand on pense à ...

Quand on pense à la jeunesse ,
C'est pour qu'elle travaille d'une façon certaine
Et pourquoi pas d'une autre ?
En s'amusant en jouant
-«En voilà une façon d'apprendre !» S'écrient les parents.
Mais non! C'est peut être elle qui fera la joie de vos enfants!

Quand on pense aux personnes âgées
(On nous assure que c'est un progrès pour l'humanité),
On leur fait des maisons de retraite;
Mais les aiment ils ?

Pas sûr !
On ne leur a pas demandé leur avis;
Mais tout juste dit : «Tout va bien Maman ?
- Oui merci ! Répond la vieille dame polie»
Mais le soir venu,
la cuisinière donne à la dame une répugnante
soupe aux poireaux .
«Est ce tout ? Demande t-elle. Je préfère de
l'agneau.
-Oui madame, c'est tout ! répond la cuisinière
sèchement.
Et si vous ne voulez pas de votre soupe, pas de
dîner pour vous !»
Et la pauvre vieille dame doit manger son horrible
soupe.
Alors, les personnes âgées sont-elles vraiment bien dans les
maisons de retraite?
Ce sujet mérite une enquête.

Quand on pense aux adultes,
Cela signifie la puissance et la gloire.
Mais ont-ils oublié qu'hier ils étaient des tout petits bébés,
et que demain ils seront des personnes âgées ?
Ne vous croyez pas puissant à ce point.
Ne méprisez ni les plus jeunes,
(car vous l'avez été)
ni les plus âgés,
(car vous le serez).
Savoir ce qu'est le respect de l'autre,
c'est ça qui vous fera revenir gagnant de votre campagne de gloire
à travers le monde entier.

*Maryam Fall, 9 ans
de Montauban*

Quand on pense au respect mutuel entre les âges ;
Que les enfants ont tous le droit de choisir comment apprendre.
Que la maison de retraite n'est pas toujours un endroit idéal pour les personnes âgées
qui ont comme tout le monde le droit de choisir leur lieu de vie.
Que l'adulte n'ait pas supérieur aux autres.
Et surtout qu'on soit petit, adulte, ou âgé,
Nous avons tout le droit d'exprimer nos idées.



La vieillesse



Simone de Beauvoir écrit en 1970 une première « somme » autour de l'histoire de la vieillesse, abordant l'aspect personnel, biologique du vieillissement, mais aussi historique, ethnographique et politique de cette catégorie. Simone de Beauvoir affirme que l'étude de la construction des catégories et de leurs évolutions permet de comprendre pour partie la logique du système capitaliste et des rapports de dominations qu'il engendre. Il est plus qu'étonnant que ce texte n'ait reçu que très peu d'échos ou de réponses et reste aujourd'hui malheureusement d'actualité. Les pirates ne font pas vieux os me direz vous ? Détrompez vous, et les vieux pirates veulent aussi leur part du trésor ! Voici la quatrième de couverture, rédigée par l'auteure.

Les vieillards sont-ils des hommes ? A voir la manière dont notre société les traite, il est permis d'en douter. Elle admet qu'ils n'ont ni les mêmes besoins ni les mêmes droits que les autres membres de la collectivité puisqu'elle leur refuse le minimum que ceux-ci jugent nécessaire ; elle les condamne délibérément à la misère, aux taudis, aux infirmités, à la solitude, au désespoir. Pour apaiser sa conscience, ses idéologues ont forgé des mythes, d'ailleurs contradictoires, qui incitent l'adulte à voir dans le vieillard non pas son semblable mais un autre. Il est le Sage vénérable qui domine de très haut ce monde terrestre. Il est un vieux fou qui radote et extravague. Qu'on le situe au-dessus ou en dessous de notre espèce, en tout cas on l'en exile. Mais plutôt que de déguiser la réalité, on estime encore préférable de radicalement l'ignorer : la vieillesse est un secret honteux et un sujet interdit. Quand j'ai dit que j'y consacrais un livre, on s'est le plus souvent exclamé : « Quelle idée ! C'est triste ! C'est morbide ! ».

Simone de Beauvoir, *La vieillesse*, Paris, Gallimard, 1970.

C'est justement pourquoi j'ai écrit ces pages. J'ai voulu décrire en vérité la condition de ces parias et la manière dont ils la vivent, j'ai voulu faire entendre leur voix ; on sera obligé de reconnaître que c'est une voix humaine. On comprendra alors que leur malheureux sort dénonce l'échec de toute notre civilisation : impossible de la concilier avec la morale humaniste que professe la classe dominante. Celle-ci n'est pas seulement responsable d'une « politique de la vieillesse » qui confine à la barbarie. Elle a préfabriqué ces fins de vies désolées ; elles sont l'inéluctable conséquence de l'exploitation des travailleurs, de l'atomisation de la société, de la misère d'une culture réservée à un mandarinat. Elles prouvent que tout est à reprendre dès le départ : le système mutilant qui est le nôtre doit être radicalement bouleversé. C'est pourquoi on évite si soigneusement d'aborder la question du dernier âge. C'est pourquoi il faut briser la conspiration du silence : je demande à mes lecteurs de m'y aider.

Simone de Beauvoir



PAS DE QUARTIER !

J'avais leur montrer de quoi je suis capable, toutes sur le pont !

On les aura !

Quelques extraits d'On les aura ! récit saignant d'une révolte armée dans une maison de retraite. C'est pas tous les jours qu'un livre a pour sujet la critique de la prise en charge de la vieillesse et pour personnages principaux des vieux/vieilles insurrectionnelles. Ça vaut le coup d'en parler. Que l'ensemble de l'ouvrage vaille un détour... c'est moins sûr !!

« Bon, que je vous décrive un peu le cadre. L'architecture d'abord ? Pas de problème. Un camp pour Vieux - on dit une "maison de Retraite" - si les vieux sont encore plus nases on ajoute, "Médicalisée". ce n'est pas bon signe. Ça dépend du point de vue auquel on se place. Pour la famille et l'administration, c'est signe qu'on va dégager sous peu. [...]

Quand même, il faut signaler l'existence de parkings aménagés spécialement pour les ambulances et les fourgons mortuaires, ainsi que les squares avec les bancs. Pour qu'on se repose. Ça égaye, ça crée une certaine ambiance. Un vieux, c'est sur un banc, face à un massif de fleurs, à proximité du SAMU. Ça se relaxe en attendant le grand départ. Ce serait salaud de faire attendre debout, avec l'appel dans le froid et la neige, comme à Buchenwald. [...]

En gros, il y a trois catégories de pensionnaires : les pré-vieux, les vieux proprement dits, et les pré-grabataires. J'appartiens à la première catégorie. J'ai le droit d'aller à la ville, jusqu'aux Nouvelles Galeries d'un côté, jusqu'à la Maison de la Presse de l'autre.

Une fois, j'ai essayé de m'évader, parce que, somme toute, il n'y a pas de barbelés. Mais dans la Ville, on est très surveillés. Par des RMI en civil d'abord, et des donneurs d'organes, et puis aussi, il faut bien le dire, par l'ensemble de la population. On est facile à identifier, à cause de la Médaille. Même les plus débiles de la région nous repère à dix mètres. On a tous la Médaille. La Médaille du Travail. Elle est cousue sur le blouson. Elle est en forme d'étoile. Une fois donc, j'ai tenté la belle. J'étais arrivé juste au panneau : « Stationnement Unilatéral, Eglise

du XIIe (siècle) Messes le dimanche à 10 h 30 ». Alors j'ai senti une main légère, mais ferme, dans mon dos. - Qu'est-ce que vous faites là, Papy, vous êtes perdus ? ... Vous pensez si j'étais perdu ! Le panneau indiquait ; « Paris 153 km ». Et en vert : « Itinéraire bis ». C'était clair. Un peu loin quand même. Et puis je serais allé où ? Ma maison, à Saint Ouen, elle a cédé devant les bulldozers. Deux pièces avec jardin, pas très loin de la Seine, une clôture, je l'aimais bien. Je n'avais pas de budleya, mais trois rangs de poireaux, des salades, douze pieds de tomates en été. Des souvenirs, je les raconte pas, ça ne sert à rien. Tu pleurniches et t'as gagné quoi ? [...]

Mais elle a vite été cernée par la Citée Scolaire, ma maisonnette. Là où ils parquent les jeunes. Un Camp aussi, mais pour le premier âge. Les Camps, ils adorent ça. Je ne sais pas comment ça leur est venu, ce goût pour les Camps et les Procès. Ça s'est fait insidieusement. Je ne les ai pas vu venir. »

Un livre de Rolland Hénault publié à Toulouse, en janvier 2007, aux Editions Libertaires



Ne m'apprends rien

S'il te plaît ne m'éduques pas...

Ne m'apprends rien !

Je veux bien expérimenter avec toi
Ce qui interfère entre nous.

La friction entre nos mondes

L'univers qui se dessine
Entre nos deux points de vue .

Le chant qui apparaît
Dans le croisement de nos voix .

Mais cesse de nous mettre
Toi en haut et moi en bas.



Petite résistance au centre aéré

Des expériences horribles au centre aéré ou en colo on est plein à en avoir vécu. Des humiliations, des injustices on est plein à ne pas les avoir oublié. Lors d'une conversation avec un mineur voilà ce que celui-ci m'a raconté :

Au Centre Aéré une anim nous faisait chier, elle gueulait tout le temps, elle nous forçait à manger des moules pas cuites, des épinards dégueulasses...

Du coup on s'est organisé à 10 grand-es. On lui a dit de venir dans un coin, qu'on allait jouer avec elle. Quand elle est arrivée, on lui a lancé pleins de cerceaux sur elle. Les petit-es se sont joints à nous. Ensuite on est toutes et tous partis se cacher dans le Centre. Tout le monde s'est fait punir : les grand-es on a du rester assis-es toute la journée et les petit-es ont dû aller à la sieste plus tôt. Mais qu'est-ce qu'on a bien rigolé !!!



PROFESSEURS, VOUS NOUS FAITES VIEILLIR !

C'était en 1986, durant le mouvement contre la loi Devaquet, un de ces moments de l'histoire où les jeunes de tout bord et les ouvrières descendent dans la rue. C'étaient les Lascars du Lep électronique, des lycéens d'un lycée pro qui critiquaient tout un tas de truc dont le système scolaire. C'est ce que tant de fois j'aurais voulu dire.

Depuis le temps que vous vouliez qu'on se parle et qu'on se taisait, cette fois on va parler. On sait bien que pour la plupart d'entre vous, vous voulez simplement nous aider. Chacun à votre manière, vous avez tout essayé. Vous avez été sévère, laxiste, patient, impatient, prévenant ou lointain ; vous avez réfléchi, discuté entre vous, avec nous, avec l'administration.

Vous nous avez dit tellement de choses, nous on disait rien ou si peu, on se taisait, on souriait. Vous nous disiez : chez moi ça rigole pas, on travaille ou bien, ici on rigole mais on bosse, ou bien, si vous ne faites rien ne dérangez pas vos camarades qui eux... ou bien, faites un effort ! ou bien, Monsieur Untel vous croyez qu'au travail vous pourrez arriver en retard ? Ou bien, ah c'est toi va t'asseoir, ou bien, répondez ?

Personne ne sait ? ou bien, en dix ans de carrière je n'ai jamais vu ça ! ou bien, si vous avez un problème passez me voir à la fin du cours, ou bien, allez-y posez des questions ! et aussi j'ai une fille de votre âge, on se tait quand je parle, Messieurs, prenez une feuille, répétez ce que je viens de dire, allez me chercher un billet, je vous préviens avec moi ça ne sera pas comme avec Monsieur Machin.

Et bien si ! C'est pareil, vous avez tout essayé ça n'a rien changé. Vous nous avez soutenus au conseil, vous avez vu nos parents, vous vous êtes dit : "et si c'était mon fils", vous avez travaillé, recommencé, préparé des cours, des visites, des stages, des exposés, des sorties, on a bu des cafés ensemble, vous avez fait grève, vous avez gueulé, pleuré peut-être, ça n'a rien changé. Années après années, nous étions avalés par le laminer social, les élèves que vous avez sauvés, vous les portez comme des décorations, elles sont méritées, quel boulot pour chacun d'eux ! Mais c'est pas possible pour tout le monde !

Le problème c'était pas nous, c'était pas vous, c'est tout le reste ! Vous le saviez, bien sûr, mais vous croyiez que c'était inévitable.

C'est pas l'échec scolaire qu'on vous reproche, c'est d'avoir accepté

trop longtemps et essayé de nous faire accepter un état de choses, des gens et des rapports entre les gens inacceptables. Pour vous nous sommes des gars à problèmes ; vous nous plaignez par avance comme si votre vie était merveilleuse ! On voit bien, quand vous tirez la tronche, que vous aussi vous vous faites chier.

- Vous dites : et vous-mêmes qu'avez-vous fait pour vous ?
- Justement par notre activité présente nous critiquons notre passivité d'hier. Vous dites "vous êtes injustes nos vies ne sont pas tristes, nous ne sommes pas soumis, nous voulons vous aider !"
- Prouvez-le ! Vous voulez nous parler ? Nous ne vous entendons pas très bien, nous sommes déjà loin, rapprochez-vous, sinon dans huit jours vous ne comprendrez plus rien.

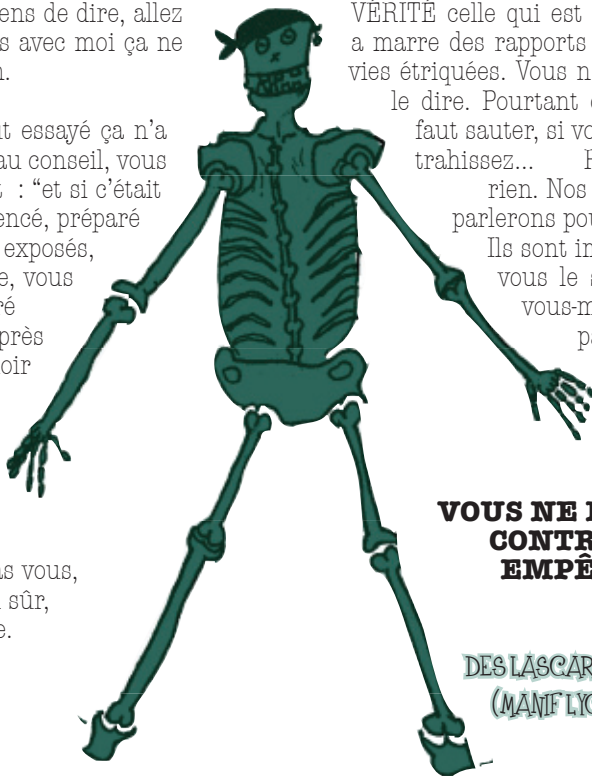
Avant notre passivité était votre excuse. Plus maintenant, VOUS NE POUVEZ PAS NOUS AIMER NOUS DISONS LA VÉRITÉ celle qui est au fond de votre cœur, qu'il y en a marre des rapports hiérarchiques, séparés, marre des vies étriquées. Vous n'osez pas y croire, vous n'osez pas le dire. Pourtant c'est là. Professeurs, c'est là qu'il faut sauter, si vous lâchez, si vous flanchez, si vous trahissez...

Rien on ne dira
rien. Nos regards
parlerons pour nous.
Ils sont implacables,
vous le savez bien ! Vous serez jugés par
vous-même, vous ne vous en relèverez
pas.

Venez discuter avec nous sur
un plan d'égalité.

**VOUS NE POUVEZ RIEN FAIRE
CONTRE NOUS, NOUS VOUS
EMPÊCHONS DE VIEILLIR**

DES LASCARS DU LEP ÉLECTRONIQUE
(MAMFLYCÉENNES/ÉTUDIANTES DE 1986 À PARIS).



Encore heureux qu'on va vers l'Eté

Je trouve parfois le temps, entre deux voiles à lever, de lire des brins de romans... L'écrivaine Christiane Rochefort est une de mes héroïnes : pirate des mots, chavirant la langue et les imaginaires dans Encore heureux qu'on va vers l'été (dont voilà un petit extrait), Prinptemps au Parking, Achaos ou Le jardin étincelant (une utopie fantaisiste) et d'autres encore . Elle a même écrit un essai Les enfants d'abord, introuvable mais à trouver (et en ligne sur <https://enfance-buissonniere.poivron.org/>) où elle défend l'abolition du statut de mineur, rien de moins !

Je sais que vous êtes une classe pas intéressante, dit Mademoiselle Bell, virgule, une douleur silencieuse étouffa la suite de son discours et dans un soupir inaudible la cinquième D' mourut à jamais à Mademoiselle Bell, qui ne s'en aperçut pas. C'était le premier jour. Le second, ni les suivants, elle ne s'en aperçu d'avantage : la classe était, comme prévu, pas intéressante, voilà tout. Un instant suspendu, le chahut avait repris son cours habituel. Dans une totale solitude, Mademoiselle Bell arpentait les cimes de l'Explication de Textes, et, durant, les enfants vivaient leur vie, menaient des conversations particulières, bougeaient, se passaient des petits papiers. Les rappels à l'ordre restaient sans écho. Mademoiselle Bell avait l'impression de parler à un puits sans fond, et un léger vertige. Personne ne s'occupait d'elle. Même les rires ne la visait pas. Les interrogations étaient des coq-à-l'âne, les réponses ne servaient qu'à amuser la galerie, les devoirs aberraient loin des données. Débiles, vraiment débiles, soupirait Mademoiselle Bell dispensant des zéros – quoi d'autres ? Le premier billet qu'elle se fit apporter disait : « Qu'est-ce qu'on s'emmerde ». Elle se vit incapable d'en donner publiquement la lecture. C'était trop tristement vrai. Une onde de plaisir salua son dégonflage, et l'envoi rageur de billet, roulé en boule, dans la corbeille, qu'il manqua. « Vous êtes décidément une classe peu

intéressante, dit-elle, continuons. Citez moi une fable de La Fontaine. » Les animaux malades de la peste, dit Tobie. -Tu sais ce qu'on va faire si elle le sort une troisième fois ? Dit Régina à Grâce. J'ai une proposition du tonnerre. Un billet passa, que Mademoiselle Bell dédaigna d'intercepter. Elle souffrait une abominable migraine, et attendait l'heure. Cette classe la tuait. Elle sortit une troisième fois, au début du troisième trimestre, en rendant les copies, toutes résolument à côté du sujet comme d'habitude. La Cinquième D' se leva d'un seul mouvement, quitta ses bancs, en bon ordre, sans cris, gagna la porte et sortit. Dans les couloirs, presque en rang par la force de l'architecture, la Cinquième D' n'éveilla point l'attention : une classe entière changée de salle, va en gymnastique, en travaux pratiques, quelque part, une classe entière suit les rails. Ceux qui avaient vu les enfants affirmèrent ensuite que l'idée ne leur était pas venue, d'un déraillement collectif. [...]

La cinquième D', ayant tourné le premier coin et marché d'un bon pas, se se retrouva à la campagne, si l'on pouvait dire d'un reste de champ laissé en friche en vue de nouvelles implantations immobilières, d'un arbre unique en voie de verdissement, et d'une haie d'aubépines, seul abri en ce désert de banlieue en espérance d'urbanisation. [...]

Rêves. Vingt-cinq gosses dans les douze treize marchent dans les champs. Eviter

les routes. Les agglomérations. Mais non ils seront tous sûrs qu'on est en sortie officielle. On mettra des foulards scouts. Génial. Tobie marchera devant avec sa tête de plus il fera le moniteur. On chantera Colchiques dans les Prés quand on verra les flics, merde j'ai oublié les paroles, ça fait rien on en fera d'autres. On disparaîtrait. On se fondrait dans l'air. Dans l'herbe. Dans l'eau. Dans les bois. Dans la mer, dans la mer. Merde mes sandales pétées, tant pis j'irai pied nus. On prendra le maquis. On vivrait dans les arbres, on redeviendra des singes. On remontera d'où on descend, on n'en descendra plus. Quand ils nous verront couverts de poils ils nous reconnaîtront plus. Je dirais : je suis débile qu'est-ce que vous voulez il ne faut pas me demander la lune. Si la lune, mais ils ne me la demandent pas voilà le malheur. Je suis allé chercher la lune, c'est tout. Qu'est-ce qu'on risque ? Qu'est-ce qu'on risque de plus de toute façon est-ce que ça peut être pire ? En tous cas pas plus chiant, Bye, bye. La route. Où est le sud ? Le soleil est là, quelle heure est-il ? ma montre est dans l'imper. Autrefois je savais. Dire que hier j'ai piqué une boussole et elle est à la maison. Je n'ai rien. Je suis libre.

**Christiane Rochefort, in Oeuvre
Romanesque
Editions Grasset & Fasquelle
2004
p.1057 – 1061**



OH! UNE ILE

Qu'est-ce qu'il se passe par là?

La Journée du Jeudi

La Journée du Jeudi est une proposition lancée en octobre 2012 par une nouvelle habitante de Die qui a participé un temps à L'enfance buissonnière.

La proposition s'adresse aux jeunes non-scolarisés, pour passer une journée ou une après-midi ensemble toutes les semaines.

Jusqu'à présent les adultes qui se sont investis sont essentiellement les parents des jeunes, mais la proposition est initialement ouverte à tout adulte non-parent qui voudrait nous rejoindre.

Nous n'avons pas de lieu fixe, donc nous cherchons à chaque fois où nous réunir. Parfois simplement nous jouons, parfois il y a la proposition d'une activité plus spécifique : aller à la cueillette des champignons, faire un atelier pour la revue l'abordage, aller au ski, faire un atelier photos...

Sous-jacente à cette proposition, il y a la tentative d'ouvrir des possibles pour les jeunes, en les faisant se rencontrer les uns les autres et en les faisant rencontrer des adultes qui ont envie de passer du temps avec des jeunes. Dans l'organisation sociale actuelle, il n'y a pas de place pour les jeunes en-dehors des institutions traditionnelles. Le fait de ne pas aller à l'école dégage du temps et de la disponibilité pour d'autres choses, encore faut-il que d'autres choses existent.

La Journée du Jeudi est un petit pas modeste et cheminant vers cette vision d'un monde où les jeunes auraient les possibilités concrètes d'être partie prenante du monde dans lequel ils vivent.

n.





Un atelier labordage

Un jeudi de décembre, nous sommes deux pirates à avoir posé l'ancre à Die afin de permettre à des personnes plus jeunes d'embarquer sur le navire eux aussi, de pouvoir s'y exprimer... et puis pour s'amuser ! L'atelier d'écriture-dessins-tout ce qu'on veut s'est fait en deux temps : un premier où l'on s'est mimé ce que l'on voudrait faire/être si on pouvait: yen a qui ont dit qu'ils voudraient avoir des branchies, skier, vivre dans les arbres, être peintre, faire de la gym... On s'est pris en photo et on a fait des dessins. Puis ensuite on s'est imaginé qu'on avait 70 ans et qu'on se racontait à nous maintenant, avec des mots ou des dessins ou les deux, quelle est notre vie.

Quelques oeuvres sorties de ces ateliers sont disséminées ici et là, trouve les si tu peux !
Et tiens toi au courant, on va sans doute reproduire l'expérience, peut-être sur des temps plus longs. Peut-être même que tu aurais envie toi d'organiser un atelier de dessins-écritures-etc ?
N'hésite pas à nous écrire !

labordage@poivron.org



Palabre avec Josette

Un jour, on se rencontre, on discute'. Elle me parle de sa vie, du présent, du passé, de ces activités, de ses rêves. Je lui décris quelques bribes de la mienne et je lui raconte le projet de construire LABORDAGE. Je lui dit que j'aimerais poursuivre nos échanges et je lui propose de les enregistrer. En voici quelques passages.

Josette : Je me suis mise dans un groupe où l'animatrice faisait un conte musical inter-générationnel. Ça commençait avec des jeunes de six à neuf ans et on a commencé comme ça. [...] Alors elle fait le tour, on est à l'école à ce moment là, on rentre dans l'école. Il y en a un qui dit « et bien moi j'aime bien aller me promener sur les bords du Verderet mais c'est tout sale. Avec ma maman elle prend un sac et on est toujours obligé de ramasser. » Elle s'est dit toc mon histoire va commencer là et à partir de là, il y a eu une fée, des petits bateaux. On est allé faire des petits bateaux avec un petit message qu'on est allé mettre dans l'eau, c'était formidable. On a fait ça avec trois classes. On est

une dizaine de personnes comme moi, il y a cinq hommes, quatre femmes, ça fait neuf, trois musiciens et puis la responsable. Ce sont des personnes retraitées. On y va quand ça arrange l'école. Alors on a fait ça, on est rentré dans la classe on a fait des petits bateaux, des petits radeaux, avec l'accord de la maîtresse c'était formidable et j'en passe. Alors moi je suis prise là dedans. Et puis maintenant, là demain on va à Chambéry dans un lycée technique où des filles préparent le bac sanitaire et social. L'animatrice elle fait pareil. On se demande ce que c'est d'avoir vingt ans pour elles, bon elles ont dix huit ans et puis pour nous, moi c'était en 52 que j'avais dix huit ans, c'était à la sortie de la guerre. Alors on se met en petit groupe avec les jeunes, deux jeunes et puis une ancienne et chacun s'exprime et on lui ramène tout ça. Et puis elle avec tout ça elle fait une chanson. Et puis là on va donner au mois de mai une représentation.

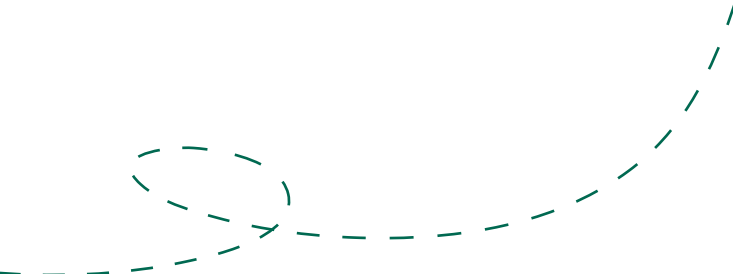
Moi : Toi quand tu t'es mis dans ce groupe là, t'avais quoi comme envie, c'est quoi qui t'intéressait dans ce projet là ?

J : Moi c'était la rencontre inter-générationnelle, ça c'est formidable. Nous c'est ce qui nous maintient. Je ne me vois pas rester chez moi en train de tricoter ou de regarder la télé non non. Alors donc on chante, il y a du conte, un peu d'expression, il y a de la danse. Elles nous ont appris, ne me demande pas quoi je ne m'en rappelle plus. Et puis nous c'est le Madison. [...]

M : [Je lui raconte de quoi va parler notre revue et lui demande ce qu'elle pense des personnes qui disent que la vieillesse c'est la dégénérescence]

J : Je suis pas d'accord. Tu sais que je ne me sens pas vieillir. Au contraire j'ai l'impression qu'en ce moment je redouble de ferveur tu vois. Être en contact tout le temps avec des gens comme ça, avec des petits. Tu vois on a bossé avec eux lundi après-midi notre chant d'ailleurs. C'est bénéfique tout ça. Demain à Chambéry, avec des 16, 18 ans c'est pareil. Et c'est pour ça que la vieillesse a beaucoup d'importance aussi. Je ne dis pas la vieillesse, je dis les personnes d'un certain âge parce qu'elle nous disent des choses qu'elles ne diraient pas tu vois quand elles sont un peu en confiance, quand on est en petit groupe. Moi aussi je leur dis des choses, je leur ait dit des choses par rapport à ma maman quand j'avais leur âge





comment ça se passait. Ce dialogue là est très fort et là prochainement il y a une EHPAD (Établissement d'Hébergement pour Personnes Âgées Dépendantes) qui va se mettre en place à Eybens. On va rencontrer des personnes âgées d'Eybens pour savoir aussi un peu de leur vie, ce qu'elles faisaient quand elles étaient jeunes, leurs mémoires quoi.

M : Tout à l'heure tu disais que tu n'aimais pas le mot vieillesse.

J : Ah non. Écoute, non parce que je ne me sens pas vieillir. Mes chaussures elles sont vieilles mais je m'en fous je les mets quand même. Le mot vieux on le met à toutes les sauces et bien moi non parce que non je ne veux pas qu'on parle comme ça. Quand je rencontre des personnes qui ont mon âge ou un peu plus jeunes ou un peu plus vieilles je dis non on est à l'âge où on apprend toujours et il faut se bouger, il faut sortir. Ça ce n'est pas la vieillesse. On est plus âgé que les autres mais il faut toujours cultiver nos envies.

M : Pour toi c'est péjoratif ?

J : Ah oui. Je te disais, je suis allée à un colloque il n'y a pas très longtemps et il y avait des gens qui eux aussi veulent enlever ce mot de maison de retraite. La retraite on n'en veut plus. Mais

remplacer par quoi ? Pourquoi pas la maison pour tous, parce que c'est une maison pour tous, à l'intérieur tout le monde peut venir. Les personnes elles peuvent sortir et d'autres aux alentours elles peuvent venir. C'était chouette ce colloque. C'était un colloque inter-générationnel, qui a eu lieu le 30 novembre à Eybens.

M : Et là il y a un projet de faire une maison ?

J : Alors là justement il y a le projet de l'EHPAD et puis à la fin il nous ont demandé parce que forcément on était que des personnes âgées. A partir de 65 ans il y en a qui viennent et puis suivant leur état aussi. Ils nous ont donc demandé « Comment vous imaginez une maison ? ». Moi j'ai dit, parce que j'ai une maman qui est décédée il y a deux ans à 97 ans et, je voudrais que cette maison change parce que c'était vraiment un mouvoir pour elle. Elle était bien cette maison, mais non. Quand on rentre là dedans, tu n'existes plus. Tu es servi, on te lève, dans ta chambre tout le monde fait ce qu'il faut, tu n'as même plus un coup de balai à donner et ma maman elle qui sortait de chez elle et qui faisait encore, elle voulait surtout personne pour faire son ménage et elle allait au marché faire ses courses. Alors moi je dis voilà « je voudrais la possibilité de continuer de mettre la table, de préparer un goûter ou peut-être autre chose, voir beaucoup de nature, sortir, la nature autour de nous, ça c'est très important. Et puis préparer des choses à l'intérieur pour pouvoir les porter à d'autres. Et puis faire venir d'autres personnes. Une EHPAD c'est vraiment pour la personne

qui ne peut plus faire grand chose, c'est pour cela qu'il n'y a pas d'âge, qui est plus qu'assistée quoi. J'ai dit « ça ne fait rien des fois il reste une petite flamme de rien, et bien si c'est de remettre le drap sur le lit, et bien ce n'est pas grave parce que c'est elle, on ne va pas lui demander de balayer à cet âge-là, elle ne peut même plus tenir un balai mais une petite chose ». Moi j'ai fortement insisté là-dessus. Voilà un petit peu. C'est pour ça que je dis qu'il ne faut pas parler de vieux, vraiment si j'entends autour de moi, c'est dans la tête mais pour moi non, je n'arrive pas à penser que j'ai 80 ans. Non. Ce n'est pas pour ça que je ne suis pas fatiguée, j'ai des coups de fatigue énorme.

M : Donc toi ce qui ne te plais pas c'est qu'on dise vieux dans un sens péjoratif et la maison de retraite comme le retrait de la personne de la société ?

J : Voilà. Il y en a même un qui dit quand on est en guerre on se met en retraite. Alors que c'est pas parce qu'on va rentrer là-dedans qu'on va se retirer. Ici les foyers sont très bien parce qu'ils ont leurs chambres, ils ont leur cuisine, ils font ce qu'ils veulent dedans. Ils descendent manger avec les autres quand ils ont envie, ils font les activités si ils ont envie, ils sont libres quoi. Il faudrait continuer ça.





HE OH! DU BATEAU UATTAU OH! DU BATEAU

Salut, amies flibustières!



Une histoire, une histoire! (de lutunes)

«Il était une fois, dans un pays lointain, un peuple de petits êtres, les lutunes.

Les lutunes étaient des êtres assez jolis et variés : certaines avaient de petites mains rondes et vertes, d'autres de grandes mains triangulaires et roses, certains avaient la peau dorée, d'autres les cheveux qui clignotaient...

Chaque lutune était unique et étonnant.

Les lutunes avaient une particularité : c'était de puer des pieds. Ils pouaient des pieds, mais à un point que vous ne pouvez pas imaginer. C'était une horreur, et du coup ils devaient changer de chaussettes plusieurs fois par jour. Car en plus les lutunes étaient très frileux des pieds et ne pouvaient se passer de chaussettes.

l a v e r

Du coup, les lutunes passaient une bonne partie de la journée à leurs chaussettes.

Le reste de la journée, ils le passaient à aller ramasser des grudes dans la forêt (les grudes sont de magnifiques et délicieux fruits âpres et sucrés qui poussent au pays des lutunes), et à s'aimer.

Les lutunes étaient minuscules (à peu près la taille d'un de nos pouces) et naissaient dans la terre, ou plutôt poussaient. Les lutunes adultes devaient donc arroser régulièrement la pépinière de futures lutunes, afin de renouveler les générations.

C'était une tâche peu passionnante mais qu'ils se devaient d'effectuer, au même titre que laver leurs chaussettes.

Un jour, le Roi (eh oui, un roi avait été institué !), le Roi donc, était à la rivière avec deux de ses

sujets, et comme tous les jours, ils lavaient leurs chaussettes. Et comme tous les jours, c'était très désagréable et ils avaient froid aux mains.

Un des deux sujets du Roi, fatigué, dit aux autres : « J'en ai assez de laver mes chaussettes tous les jours. Il faut trouver une solution. » Le Roi, un peu ballot, lui dit simplement : « On n'a qu'à arrêter de les laver ! »

« Tu déconnes », lui répond le premier sujet, choqué. « On pue trop des pieds, ça va être atroce ! »

Alors, le Roi, inspiré, répondit : « Il faut trouver quelqu'un pour les laver à notre place. Oui, mais qui ? »

Évidemment, l'un comme l'autre savait parfaitement que personne ne voudrait laver leurs chaussettes.

Le deuxième sujet, qui écoutait depuis le début et était très malin (on l'appelait Mac Yav), dit : « J'ai une idée. Il faut trouver un point commun à nous trois. »

Les deux autres lui répondent en coeur : « Ben on pue des pieds ! »

Mac Yav : « Non, ça ne va pas. Tous les lutunes puent des pieds. Ça ne peut pas faire l'affaire. »

Le Roi : « Mais nous sommes tous les trois différents. Et puis qu'est-ce que ça changerait un point commun à nous trois ? »

Mac Yav restait mystérieux. Il répondit seulement : « Faites moi confiance. Si nous trouvons un point commun à nous trois, même s'il est partagé par d'autres, et surtout s'il est partagé par d'autres, bientôt, nous ne laverons plus jamais nos chaussettes. »

Comme Mac Yav avait toujours été un bon conseiller du Roi, (c'est même lui dit-on qui l'avait aidé à accéder au pouvoir du temps où le mot même de Roi était inconnu des lutunes), le Roi lui fit confiance.

Les trois lutunes commencèrent donc à s'examiner : « J'ai des grands pieds et toi aussi ! » Mais ça n'allait pas, le troisième avait de petits pieds. « Vous avez tous les deux des ongles violets ! »

Mais ça n'allait pas, un des trois avait des ongles roses à pois verts. « Je suis un cuisinier hors-pair et toi aussi ! » Mais le troisième ne savait faire que des plats infects.

Cet examen dura des heures, et ils ne trouvèrent rien. Ils rentrèrent chez eux bredouilles, et pendant des jours, dès qu'ils se retrouvaient pour laver leurs chaussettes, ils s'examinaient.



Un jour, enfin, ils trouvèrent : ils avaient les oreilles pointues tous les trois.

Mac Yav, devant cette découverte, sauta de joie. Les autres le regardèrent interloqués, car en attendant ça ne changeait rien, ils lavaient toujours leurs chaussettes. « Et comment tu compte t'y prendre, dit le Roi, mettre tes chaussettes sur tes oreilles pour qu'elles ne puent pas des pieds ? »

Mac Yav demanda au Roi de lui faire confiance, et lui conseilla de faire passer le décret suivant : « Les lutunes sont naturellement séparés en deux catégories : les lutunes aux oreilles pointues et les autres, les lutunes aux oreilles rondes. »



Le premier sujet lui fit remarquer que c'était totalement ridicule : « Pourquoi pas les lutunes aux dents dorées et les lutunes aux dents argentées, ou les lutunes blancs et les lutunes noirs, ou... »

« Tout simplement, le coupa Mac Yav, parce que les oreilles pointues sont le seul point commun que nous ayons trouvé. Ça aurait pu être autre chose, ça n'a pas d'importance. Mais laisse moi finir : A la naissance, pour bien marquer la différence, les lutunes aux oreilles pointues porteront des chaussons verts, adaptés à leurs oreilles, et les autres porteront des chaussons oranges, adaptés à leurs oreilles. »

Là, le Roi pensa que son conseiller avait définitivement perdu la raison. Des chaussures adaptées aux oreilles, quelle idée ! Mais comme il avait toujours eu confiance en Mac Yav et qu'il ne savait que faire, il fit passer le décret.

Le peuple des lutunes prenait le Roi pour un fou, mais heureusement, la guilde des scientifiques vint à son secours. Toutes les oreilles du Royaume furent examinées, et on remarqua qu'effectivement, il y avait des lutunes aux oreilles rondes et des lutunes aux oreilles pointues. C'était bien la preuve qu'il y avait deux catégories de lutunes ! C'était démontré scientifiquement et plus personne ne pouvait contredire ce fait.

Quelques lutunes, plus rares, avaient une oreille ronde et une oreille pointue. Heureusement la guilde des médecins vint à leur secours en rabotant l'une des deux oreilles, afin qu'ils puissent être des lutunes à part entière et qu'ils n'aient pas de problème d'identité au niveau de leurs oreilles.

Quelques temps plus tard, Mac Yav parla au Roi : il faut faire savoir au peuple que les lutunes aux oreilles pointues sont des lutunes, les autres sont des lutunes. On dira Ul pour les premiers, Ol pour les lutunes. Ça permettra, quand on parle de quelqu'un, de savoir directement si il a les oreilles pointues ou rondes.

Cette idée ravit le Roi, qui aimait beaucoup la précision dans le langage.

Cependant il demanda : Les lutones, ce sont des lutunes quand même ?

Oui, dit Mac Yav, mais des lutunes différents.

Le Roi se demandait où cela allait mener, mais puisque les scientifiques avaient prouvé cette différence, il ne pouvait pas trouver à redire. Il ne voyait cependant pas en quoi cela l'empêchait de laver ses chaussettes.

Un jour, Mac Yav lui proposa un décret : « Aucun lutune ne devra aimer un lutune, aucun lutone ne devra aimer un lutone, sous peine d'être traqué et traité de tous les noms. »

« Quelle drôle d'idée, de faire un décret sur qui doit aimer qui ! », dit le Roi.

« Tu ne comprends pas, dit Mac Yav, c'est très important d'aimer quelqu'un différent de soi-même ! » « Voyons, dit le premier sujet du Roi, tu sais très bien que chaque lutune est unique !

Oui, dit Mac Yav, mais seule la différence d'oreille est scientifique ! »

Le Roi, désespéré et épuisé par le lavage de ses chaussettes, fit passer le décret soufflé par Mac Yav.

Dans le Royaume, tout le monde s'habitua à ces lois. Les plus zélés montraient du doigt les lutunes qui mettaient des chaussons ne convenant pas à leurs oreilles, c'était vu comme contrenature, et c'est ce qu'il y avait de plus honteux. Chacun s'efforçait d'être digne de ses oreilles, qu'elles soient rondes ou pointues.

Au bout de longs mois, le Roi convoqua Mac Yav en se plaignant de continuer à laver ses chaussettes malgré tous les décrets. Alors Mac Yav déclara que les lutunes, aux oreilles rondes, devaient se passionner par l'arrosage des pousses de futurs lutunes. Sinon ils seraient bannis. De plus il fit circuler la rumeur selon laquelle les lutunes avaient des qualités naturelles : « Ils sont sensibles à la douleur des autres, et savent se sacrifier quand ils aiment. »



Mac Yav avait eu raison. Bientôt, les lutones, qui devaient aimer un lutune, passaient leur temps à arroser les pousses de futurs lutunes, n'avaient plus de temps d'aller cueillir des grudes, et dépendaient des lutunes aux oreilles pointues. C'est alors que les lutones devinrent les esclaves domestiques des lutunes aux oreilles pointues, déclarés bientôt les vrais Lutunes.

Depuis, les lutunes aux oreilles rondes, les lutunes, lavent les chaussettes des lutunes aux oreilles pointues, les lutunes, et sont persuadés de le faire parce qu'ils ont des qualités naturelles pour cela, et surtout, sont persuadés de le faire par amour».



Il était une fois, lors d'un congrès féministe...

Dans le cadre de la 6ème édition du congrès international des recherches féministes francophones, qui s'est tenu du 29 août au 2 septembre à Lausanne (Suisse) et portait sur « *L'imbrication des rapports de pouvoir : discriminations et privilèges de genre, de race, de classe et de sexualité* », des membres du collectif *Enfance Buissonnière* ont proposé et organisé un atelier sur la domination des adultes sur les enfants dont voici des extraits de la présentation :

« Peut-on développer une lecture politique, féministe, des rapports sociaux adultes/enfants ? Existe-t-il une idéologie âgiste ? La notion d'âge – et celle d'enfant – est-elle une notion biologique ? Dans quelle mesure peut-on parler d'oppression des "enfants" ? Peut-on analyser la condition des mineurs en termes d'appropriation privée (familiale) et d'instrumentalisation sociale (éducative) ? Qu'en est-il des identités d'enfant et d'adulte ? De quelle manière croisent-elles les identités de genre ?

Le champ des recherches est très vaste et reste largement inexploré. Le visibiliser apparaît crucial, quand il apparaît plus opportun que jamais de reposer des bases larges pour un renouveau des mouvements d'émancipation.

Cet atelier propose donc d'étudier un type de discrimination qui reste peu problématisé, de façon à faire émerger son importance et ses caractéristiques propres, et son intrication avec d'autres oppressions fondamentales – tout particulièrement les dominations de genre. »

Les organisatrices ont été agréablement surprises de recevoir un grand nombre interventions très variées tant dans leurs sujets que par leurs angles d'attaque tel que :

« L'institution de l'enfance : appropriation et naturalisation ? »

« Féminisme et enfantisme : le cas de l'éducation »

« Adultes, enfants, des catégories naturelles ? Des processus d'essentialisation aux résistances dans une maison de l'enfance »

« L'âge, technologie d'inscription de la temporalité moderne ? »

« Analyse archéologique des rapports de domination enfant/adulte depuis l'émergence des sciences de l'éducation en Belgique »

« Trop tôt pour avoir un bébé ». Le contrôle des corps des adolescentes dans l'éducation à la sexualité en milieu scolaire »

Les deux premières communications sont publiées en partie dans cette revue, d'autres le seront dans les prochains numéros de LABORDAGE.

Ce premier numéro de LABORDAGE fait suite à ce Congrès.



Education: féminisme et enfantisme

Ce texte reprend une communication faite lors du 6ème Congrès International des Recherches Féministes Francophones à Lausanne (29 août – 2 septembre 2012) dans le cadre de l'atelier intitulé « La domination des adultes sur les enfants ». Celle-ci comportait deux parties – faute de place, la première, qui abordait la question des stéréotypes de genre dans l'éducation, n'apparaît pas ici.

Le thème du congrès « Imbrication des rapports de pouvoir : discriminations et privilèges de genre, de race, de classe et de sexualité » - nous rappelle que les différents rapports de domination sont liés de façon complexe. S'il peut y avoir analogie entre ces rapports, dans les faits, ceux-ci ne s'additionnent pas abstraitement mais s'imbriquent, ce qui rend leur identification et la question des luttes à mener particulièrement épineuses. Le concept d'intersectionnalité est né de ce constat ; il désigne l'appréhension croisée des rapports de pouvoir.

Ainsi, de récents débats, notamment autour du voile en France, ont montré que lutter contre un rapport de domination sans tenir compte de la façon dont celui-ci s'articule avec d'autres pouvait conduire à renforcer ces derniers. Se concentrer sur « le » sexisme peut non seulement rendre aveugle au racisme, mais également l'alimenter. Ainsi, une association comme Ni putes ni soumises, qui se revendique féministe, est accusée de stigmatiser les banlieues et leurs habitants. Un féminisme et un anti-racisme peuvent alors sembler avoir des perspectives, des intérêts, des luttes qui divergent ou qui s'opposent.

Le problème que je souhaite traiter ne concerne pas les liens complexes entre féminisme et anti-racisme, mais entre féminisme et enfantisme. Je définis « enfantisme » comme la revendication politique visant à réduire la différence de traitement faite aux enfants par rapport aux adultes, dans le but d'augmenter leur pouvoir dans la société. Ce lien est d'autant plus intéressant que l'enfantisme, sans pour autant porter ce nom, s'est particulièrement développé dans les années 1970, lors de la remise en question des modèles traditionnels de l'autorité, formulée notamment par les mouvements féministes. Cependant cette coïncidence – qui n'en est pas une – ne permet pas d'affirmer que féminisme et enfantisme regardent toujours dans la même direction. Le conflit qui peut exister entre ces deux mouvements n'est pas accidentel ou marginal et a des raisons d'être structurelles et institutionnelles qui peuvent être résumées par la confrontation des deux citations suivantes :

« les femmes, dominées de façon homogène dans la sphère du "public", [sont] dans une situation hétérogène dans le domaine du "privé" : dans la catégorie des dominées en tant qu'elles sont épouses, mais en revanche dans la catégorie des dominants en tant qu'elles sont parents¹ »

« les femmes ne sont pas opprimées par les enfants mais par l'institution de la maternité, c'est-à-dire la façon dont leur rôle de mère est configuré² »

Je cherche à exposer ici les difficultés que soulève une théorie du point de vue (standpoint epistemology) lorsqu'elle prend en compte les enfants.



1. C. Delphy « L'état d'exception : la dérogation au droit commun comme fondement de la sphère privée » in *L'ennemi principal 2. Penser le genre*, Paris, Syllepse, 2009, p.218.

2. E. Burman « Beyond 'Women vs. Children' or 'WomenandChildren' : Engendering Childhood and Reformulating Motherhood », *International Journal of Children's Rights*, n° 16, 2008, p.181 (ma traduction).

Théorie du point de vue et modèle dialogique

La théorie féministe du point de vue critique les revendications de neutralité de certains discours issus des classes dominantes qui ne reconnaissent pas leur caractère situé et leurs conditions matérielles d'énonciation. Elle vise également à valoriser certaines expériences et connaissances - le point de vue d'un groupe socialement opprimé présenterait une expérience et une connaissance de la réalité sociale moins déformées (les oppresseurs ayant intérêt à ce que la représentation de la réalité soit déformée pour que le système se maintienne, contrairement aux opprimés). Le plus dominé serait le plus à même d'opérer une démystification.

Si l'on suit ce raisonnement, le plus dominé serait, in fine, un enfant. En effet, lorsque bell hooks affirme que les femmes noires ont un privilège épistémologique en tant qu'elles sont en position de n'opprimer aucun autre groupe, dans une perspective enfantiste on pourrait rétorquer qu'il existe un groupe encore plus dominé : les enfants des femmes noires³.

Ce cheminement pose un premier problème : il considère que les dominations s'additionnent plutôt qu'elles ne s'imbriquent. Or, dans une société à la fois sexiste et raciste, il s'avère que la position la plus désavantageuse n'est pas toujours celle des femmes de couleur des classes populaires (ainsi les hommes du même groupe social sont plus soumis à l'arbitraire policier par exemple). Par conséquent, dans une société sexiste, raciste, âgiste, il n'est pas certain que la position la plus désavantageuse soit toujours celle d'un enfant. L'intersectionnalité exige ainsi d'être également pensée de façon contextuelle, relationnelle et temporelle, car bien que les rapports sociaux (entre groupes sociaux, systémiques) restent relativement inchangés, le fait de passer d'une sphère sociale à l'autre reconfigure la relation sociale (intersubjective, ponctuelle).

Ceci étant dit, le cœur du problème, en ce qui concerne l'enfant, semble être la question de la parole. L'enfant, étymologiquement, celui qui ne parle pas : quelle valeur et quelle place accorder à sa parole ?

En effet, il est à craindre que « l'enfant » soit le cheval de Troie de valeurs conformistes et oppressives. Ainsi lorsqu'un enfant réclame des jouets stéréotypés (et qu'il refuse tous les jouets traditionnellement associés à

l'autre sexe ; par exemple un petit garçon qui rejetterait les poupées, les dinettes, le rose...), désire-t-il le stéréotype en lui-même, ou à travers lui, un certain confort social ? On sait que « l'enfant » peut être l'alibi de toutes sortes de démagogies, les droits et l'intérêt des enfants étant parfois brandis pour défaire ou freiner les acquis politiques et sociaux de certains groupes dominés (femmes : accouchement sous x, avortement ; homosexuels : mariage, adoption...).

En réalité, un modèle d'autorité dite « relationnelle » et « démocratique », fondé sur le dialogue et revendiqué par certaines familles, fait écho à certaines critiques formulées à l'encontre du privilège épistémologique tel que défini par les standpoint theories.

Plutôt que de reporter l'antagonisme social entre les différentes classes sur la connaissance, supposant ainsi un antagonisme des points de vue, il semblerait plus profitable de partir d'un modèle dialogique dans lequel la connaissance est produite de concert ; le processus de production de connaissance étant aussi important que le résultat lui-même, la connaissance produite. C'est ce que recommande Maria Lugones et Elizabeth Spelman dans un article intitulé « *Have we got a theory for you !* »⁴ : dominants et dominés, dans une situation de dialogue, deviennent tous deux sujets de connaissances en tant qu'ils savent certaines choses et en ignorent d'autres⁵ ; simplement, le modèle symétrique du dialogue devra être « compensé » : le dominant devra écouter bien plus que le dominé, car le dominant est moins préparé au dialogue, puisque le dominé a dû côtoyer et assimiler les représentations et les modes de vie du dominant et non l'inverse.

3. b.hooks, *Feminist Theory*, Cambridge, États-Unis, South End Press, 1984, p.14.

4. M. Lugones et E. Spelman, « Have we Got a Theory for You ! Feminist Theory, Cultural Imperialism and the Demand for 'The Woman Voice' », *Women's Studies International Forum*, 6:2, 1983.



Il est intéressant de noter que les récentes recherches faites sur les familles féministes dites « de la troisième vague » montrent que celles-ci adoptent un modèle similaire. Elles pratiquent la « communication inclusive » et substituent aux règles rigides la responsabilité et une relation de confiance. L'exemple qui va suivre est tiré de l'une de ces études⁶.

Deborah et Milee sont un couple blanc lesbien vivant aux États-Unis et ayant adopté une petite fille afro-américaine, Chris. Elles s'attachent à lui faire découvrir son héritage racial, notamment en célébrant les fêtes afro-américaines. Mais lors d'une discussion, Chris explique à ses mères qu'elle est souvent prise pour un garçon et que cela la dérange : elle souhaite porter des tresses africaines, une coiffure qui lui permettrait d'être identifiée à la fois comme une petite fille et comme une afro-américaine. Or, Deborah et Milee ont toujours été fermement opposées aux habits et aux coiffures féminins trop contraignants, et les tresses africaines demandent beaucoup d'entretien et des heures de travail. Elles décident toutefois de faire passer le besoin de reconnaissance et d'identité de la petite fille avant leurs convictions féministes, et lui font donc des tresses africaines.

La revendication de la petite fille, Chris, révèle une intersection triple, au moins : genre, race, âge. Au nom d'un besoin de reconnaissance de genre et de race, elle demande une coiffure que ses mères, en tant que féministes, ont du mal à accepter dans un premier temps. L'article ne révèle pas le détail des raisons de cette réticence, mais on peut faire l'hypothèse que Deborah et Milee veulent éviter les tenues très féminines qui sont en général synonymes d'entraves pour les petites filles (porter une robe rend moins libre de ses mouvements au nom de la pudeur, par exemple), qu'elles considèrent que les coquetteries cosmétiques sont coûteuses en temps et en argent pour elles en tant que parents, et ne souhaitent pas faire de leur fille leur « poupée ».

Le féminisme de Deborah et Milee qui rejette à la fois certaines caractéristiques féminines traditionnelles et un type de rapport mère-fille entre ainsi clairement en contradiction avec la demande de Chris. C'est un féminisme qu'on peut qualifier d'« indifférencialiste », d'« universaliste », mais qui dans les faits, lorsqu'il se traduit en mesures éducatives concrètes, revient souvent à masculiniser la petite fille (ainsi « pas d'habits trop féminins » équivaut souvent à « des pantalons »).

C'est une approche qui peut être critiquée au nom du féminisme même (il s'agit d'un féminisme, situé, parmi d'autres) parce qu'elle fait de l'émancipation l'adoption pure et simple des valeurs dominantes (ici, masculines). Cette critique se retrouve dans le Black Feminism – notamment chez Audre Lorde : il faudrait ainsi plutôt « *faire cause commune avec toute personne en dehors du système* »⁷, « *accepter les différences pour les muer en forces* »⁸, plutôt que d'adopter « *les outils du maître* », qui permettront certes de le battre à son propre jeu, mais momentanément seulement. Faire ses tresses à Chris, c'est, toujours en reprenant une formule d'Audre Lorde, « *apprendre à son enfant qu'on n'est pas là pour ressentir les choses à sa place* »⁹ ce qui, d'après elle, est la première étape du travail de parent. Cela représente néanmoins un réel effort dans lequel le parent doit accompagner l'enfant (et inversement), puisque « *être soi-même implique de « se détourner des sirènes tapageuses, ensorcelantes et menaçantes qui le pressent de se conformer à ce que le monde attend de lui* »¹⁰.

5. Ce qui est également l'un des points de départ de Paulo Freire pour penser contre l'éducation « bancaire ». Voir P. Freire, *Pédagogie des opprimés*, suivi de *Conscientisation et Révolution*, Paris, La Découverte, 2001.

6. C. Mack-Canty, S. Wright, « Family Values as Practiced by Feminist Parents. Bridging Third-Wave Feminism and Family Pluralism », *Journal of Family Issues*, n°7, octobre 2004.

7. A. Lorde, *Sister Outsider; Essais et propos d'Audre Lorde sur la poésie, l'érotisme, le racisme, le sexisme...*, Genève et Laval, Mamamélis et TROIS, 2003, p.121.

8. *Id.*

9. *Ibid.*, p.79.

10. *Ibid.*, p.83.

Des enfants aux parents

Mais qu'en est-il du coût parental que représente le fait d'accéder à la demande de Chris ? L'institution de la maternité peut transformer la volonté de l'enfant en truchement par lequel passent clandestinement des valeurs de consommation, de sacrifice... A la fin des années 1970, Elena Gianini Belotti, l'auteure du best-seller féministe *Du côté des petites filles*¹¹, était chargée de répondre au « courrier du cœur » des lectrices du magazine *Noi Donne*. La première lettre à laquelle elle répond provient d'une jeune fille qui lui explique que sa mère, très froide, la traite avec peu d'attention, peu d'affection, et ne lui prépare pas son petit déjeuner, contrairement aux mères de ses amies. La féministe italienne lui répond qu'elle devrait, avant de regarder cette femme comme sa mère, la regarder comme une autre femme :

« Tu vois, quand tu dis qu'elle ne se lève pas le matin pour préparer ton déjeuner avant ton départ pour l'école, au fond tu voudrais d'elle des choses traditionnelles que nous sommes habitués à demander aux femmes, mères ou non : qu'elles se mettent à notre service, "se sacrifient" pour nous sans rien demander en échange. (...) Et toi, si tu penses avoir une famille et des enfants, serais-tu donc si extraordinairement heureuse de sortir de ton lit avant les autres pour faire le petit déjeuner, ou bien te semblerait-il plus juste de leur apprendre à le faire et à s'organiser pour être autonomes, et surtout de leur enseigner que, dans une famille, il ne devrait pas y avoir de tâches réservées à une seule personne, et dont toutes les autres soient exemptées ? (...) L'amour est la disponibilité affective : c'est savoir écouter, s'identifier à l'autre, c'est donner du bonheur et en recevoir (...) mais c'est bien autre chose que de trouver le petit déjeuner prêt. »¹²



S'il est légitime de se demander comment entendre l'enfant, il apparaît que le fait même de lui « donner » la parole et de le transformer en interlocuteur change la vision de celui-ci sur les adultes, en particulier sur ses parents. Ce nouveau regard rend possible une nouvelle relation, non seulement du parent à l'enfant, mais également, comme le souhaite Elena Gianini Belotti dans les lignes ci-dessus, de l'enfant au parent. L'émancipation pourrait passer par ces nouveaux rapports, dans la mesure où le parent ne peut se libérer sans l'enfant.

Vanina Mozziconacci

Enfantisme?

Mon inconfort à l'égard du terme « enfantisme » est réel. C'est un mot rare et il pourrait sonner comme un synonyme de « âgisme » ou encore de « jeunisme », ce qu'il n'est pas. Ici, il a été utilisé pour être mis en parallèle avec le terme « féminisme », mais contrairement à ce dernier, il n'a pas été conquis par ceux qui sont porteurs de la lutte qu'il est censé nommer. Le vocabulaire du combat contre l'âgisme et la domination adulte s'élabore progressivement. On est en droit d'attendre de la théorie, non pas qu'elle invente des concepts et les impose à ceux qui luttent, mais qu'elle formalise, à travers des langages, les idées sous-jacentes à l'œuvre dans leurs revendications. Ces vocabulaires et ces grammaires doivent donc être vus comme des propositions, qui seront ou non reprises par les militants.

11. E. Gianini Belotti, *Du côté des petites filles*, Paris, Des Femmes, 1974.

12. Gianini Belotti, *Courrier au cœur*, Paris, Des Femmes, 1981, pp.21-23.



LES ASTUCES DE LA MOUSSAIL

J'ai quelques trucs qui pourrait te servir!

Dessine ton objet maudit

On a tous (au moins) un objet, que vraiment, vraiment on ne peut pas voir en peinture, mais alors, pas du tout ! Quel est le tien ?



D'où vient ce maudit objet ?

Fais des recherches ou utilise ton imagination...
Quel est la tragique, merveilleuse, effrayante,
incroyable histoire de ton objet ?

Les malheurs qu'il provoque

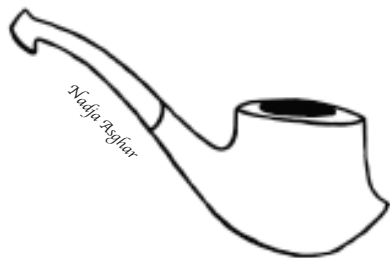
Inspire toi de ton expérience, ou bien invente des choses horribles.. mais tout à fait possible.
Qu'arrive t-il à ceux qui par malheur, ou par obligation, doivent utiliser cet objet ?



L'antidote

A tout les coups, il y a des manières d'échapper à cet objet, de le transformer ou de le remplacer ?
Montre nous tout, pour que l'on puisse nous aussi se protéger !

L'ONNE



Autodéfense et autonomie

Qu'est-ce que l'autodéfense pour femmes* et lesbiennes?

Surmonter le sentiment de peur et d'impuissance lors d'une agression.

Faire face à divers types d'agression : verbales, physiques, sexuelles, psychologiques.

Apprendre à s'affirmer au quotidien.

Parler des expériences de violence et d'agression vécues. découvrir ou retrouver sa force.

Prévenir des situations de violence par des proches ou des inconnus.

Renforcer son autonomie personnelle.

Faire baisser la violence autour de soi.

DES MISES EN PRATIQUE

- Situations d'agression
- Techniques verbales et physiques

DES INFORMATIONS

- Quels droits?
- Quelles démarches?

Nous enseignons les méthodes "Fem Do Chi" et "Riposte" sont des méthodes d'autodéfense originaire du Québec, pensées par et pour des femmes et enseignées par des animatrices diplômées.

*femmes "cisgenre" et "trans" sur un principe d'auto définition.

Face à un adulte qui se prend pour le chef

20.3.04

Voici quelques phrases à dire face à un adulte qui se prend pour le chef :

« Je suis sous ma responsabilité »

« Ma vie m'appartient »

« Je peux faire ce que je veux tant que je n'empiète pas sur les autres »

« Chacun pour soi et les veaux seront bien gardés »

« Si j'en ai pas envie, je ne le fait pas, je suis maitre de ma vie »

J'en écrirais sûrement d'autres au cours de mon adolescence.

L.

(qui, à l'époque où elle consignait ces mots dans son journal, vivait sur terre depuis 10 ans)

Les stages pour adolescentes, de 12 à 16 ans, sont un peu différents des stages pour femmes (16 ans à ...), bien qu'ils aient les mêmes objectifs généraux. Le stage est abordé de manière plus ludique et nous traitons davantage les questions d'intimité, de sexualité et les conséquences d'avoir le statut de mineure dans la société... Tout ça par des discussions, des jeux, etc !

Stages pour les femmes de 50 ans et plus

Pourquoi une spécificité de l'âge ? Tout simplement parce que nous ne vivons pas les événements de la même manière à 20, 30 ou 50 ans ; se retrouver « entre soi » permet aussi de libérer la parole, de partager certains vécus. Le contenu des stages reste identique aux stages « tout âge » avec des moments de mise en situation, des temps d'échange et des techniques verbales et physiques.

Les tarifs des stages sont à partir de 40 euros pour des petits revenus et 60 euros et + pour des revenus moyens à élevés.

Visitez le site autodefenselyon.lautre.net pour plus d'informations sur les stages ou écrivez à autodefensesdesfemmes@gmail.com.

Pour plus d'information sur l'assoc, écrivez à autodefense.autonomie@laposte.net





UN COUP D'OEIL

L'institution de l'enfance : appropriation et naturalisation ?

Aujourd'hui, dans leur grande majorité, les humains vivent leurs premières années sous un régime social particulier : le statut de mineur régit dans tous ses aspects la vie de 20 à 50% de l'humanité.

On sait que les mineurs ne sont pas reconnus *responsables* au civil (mais au pénal...). Ils n'ont pas de capacité juridique et ne peuvent nouer de contrat d'aucune sorte. Ce sont des adultes tuteurs (les géniteurs, généralement) qui exercent la responsabilité à leur place, avec toutes les conséquences en terme de pouvoir que cela entraîne.



Ce statut, dit protecteur, est justifié par l'idée de nature : le caractère inabouti du développement corporel et mental des "enfants" nécessiterait de leur imposer pour leur bien un "statut

déroatoire au droit commun"¹ (Delphy, 1995).

Colette Guillaumin, sociologue au CNRS, a théorisé le processus de naturalisation, analysant non pas les rapports adultes/enfant, mais les rapports d'esclavage, de servage et ceux qu'elle nomme de "sexage". Guillaumin pose que certains rapports d'exploitation et de domination sont *spécifiques* tout en étant *comparables* : ce sont les rapports par lesquels l'ensemble d'une classe d'êtres se trouve approprié par une autre. Des individus (de la catégorie dominée) sont propriétés d'autres individus : ils leur appartiennent corps et âme, sont leurs choses, doivent agir d'après la volonté de leur propriétaire, etc.

Guillaumin argumente ainsi que les rapports hommes/femmes, jusqu'à une époque récente, étaient des rapports généraux d'appropriation de la classe des femmes par celle des hommes, les individus étant appropriées par les pères ou maris dans les familles et appropriables par l'ensemble des

hommes dans les espaces publics (soumission exigée, viols, etc.).

À ces types de rapports correspondent des idéologies semblables, fondées sur l'idée de nature : les dominés (les appropriés) sont des êtres de nature, déterminés étroitement par une nature spécifique qui justifie opportunément qu'ils restent à leur juste place dans la société, quand les dominants (les propriétaires) sont plutôt des êtres de liberté, ont plutôt pour nature de ne pas avoir de nature, ce qui explique qu'ils soient maîtres tant d'eux-mêmes que du monde : autonomes, ils sont souverains, le monde leur appartient.

L'idéologie naturaliste constitue un reflet précis de la réalité sociale concrète vécue – du point de vue des dominants : les femmes par exemple sont assignées à procréer, elles sont donc perçues comme étant *destinées* à enfanter. Les hommes



¹ Christine Delphy, "L'état d'exception : la dérogation au droit commun comme fondement de la sphère privée", *L'Ennemi principal. Penser le genre*, éd. Syllepse, 2001, pp. 183-221 (initialement publié dans *Nouvelles Questions féministes*, 1995, n°4).

DERRIERE L'EPAULE

Attends que je fouille dans la boîte à souvenirs...

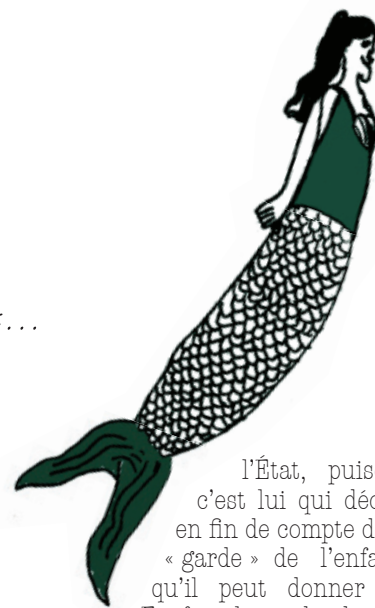
ne sauraient se limiter à un tel horizon restreint.

Les enfants étaient jusqu'à il y a un siècle propriété du père, qui gardait une domination étendue (pouvoir de correction, de domination, d'exploitation...) tant sur ses enfants que sur sa femme ; le terme de patriarcat s'appliquait alors aussi bien pour désigner la domination des hommes en général sur le(ur)s "femmes" que celle des pères sur le(ur)s "enfants"². Depuis, ses droits de propriété sur ses enfants ont été de façon continue contrôlés, normalisés et extrêmement restreints par l'État ; il y a des gradations possibles dans l'appropriation et celle-ci n'est plus l'apanage du père. On est passé de la notion de "puissance paternelle", qui faisait dériver de la puissance divine le pouvoir de domination du père, à l'autorité parentale³, certainement naturelle, exercée "conjointement" par les deux parents "dans l'intérêt supérieur de l'enfant". Autrefois, les enfants se voyaient imposer des devoirs extrêmement contraignants envers leurs parents ; aujourd'hui, les prétendus "enfants-rois" ne règnent pourtant sur aucun royaume : ils n'ont ni réel pouvoir, ni droits véritables. La notion d'"intérêt supérieur de l'enfant" s'oppose efficacement à la prise en compte des intérêts réels des enfants concrets : elle impose notamment que ceux-ci

soient astreints à une tutelle familiale et éducative. Ils restent dans une large mesure les choses de leurs parents, même si ce sont des choses bénéficiant de nombreuses garanties, comme celles d'être nourries, logées et blanchies, ou de pouvoir/devoir passer du temps hors-famille (grâce à l'imposition scolaire³), etc. Ils restent sous total contrôle parental (et étatique), sont soumis pour la plupart à un feu roulant de "violence éducative ordinaire"⁴, ne jouissent quasiment d'aucun des droits fondamentaux face à leurs « tuteurs ». La société continue de considérer qu'ils "appartiennent" à leurs géniteurs et à "la communauté nationale". Les enfants restent appropriés ; les parents en sont les propriétaires, ou plutôt, les usufruitiers et tuteurs.



Usufruitiers et tuteurs – c'est en fait la société dans son ensemble qui est la véritable propriétaire des enfants, via



l'État, puisque c'est lui qui décide en fin de compte de la « garde » de l'enfant, qu'il peut donner ou retirer.

En fait, les individus ne sont jamais véritablement propriétaires, c'est toujours le *corps* social qui l'est : ceux que j'appelle donc improprement "propriétaires" sont donc également appropriés, mais directement par le corps social dans son ensemble (c'est ce qu'exprime leur statut de *membres*), et non indirectement par certains membres (ce qui correspondrait à un statut de *chose*, de *matériel* ou de *matériau*...).

Ces statuts de propriétés ne sont plus assumés dans une société fondée sur l'idée d'humanité "soveraine" et les rapports d'appropriation se veulent progressivement remplacés par des rapports contractuels, pseudo-égalitaires. Les enfants sont perçus de plus en plus comme des "membres" en puissance, et on est passé au fil des trois derniers siècles de la volonté patriarcale de domestiquer l'enfant pour en faire "sa chose" à la volonté sociale de "l'élever à la dignité de citoyen", une formule pour signifier qu'il s'agit de le conformer à des fins de reproduction sociale.

L'appropriation parentale a été mise au service d'une appropriation sociale, dont elle s'est faite le relais.

² Les mots "femme" et "enfant" désignent tous deux à la fois une réalité censée être naturelle (une femme, un enfant) que un statut personnel : "ma femme", "mon enfant".

³ Il ne s'agit donc pas pour autant de temps *libre*. De droit, l'école n'est pas obligatoire en France, même si elle l'est quasiment dans les faits.

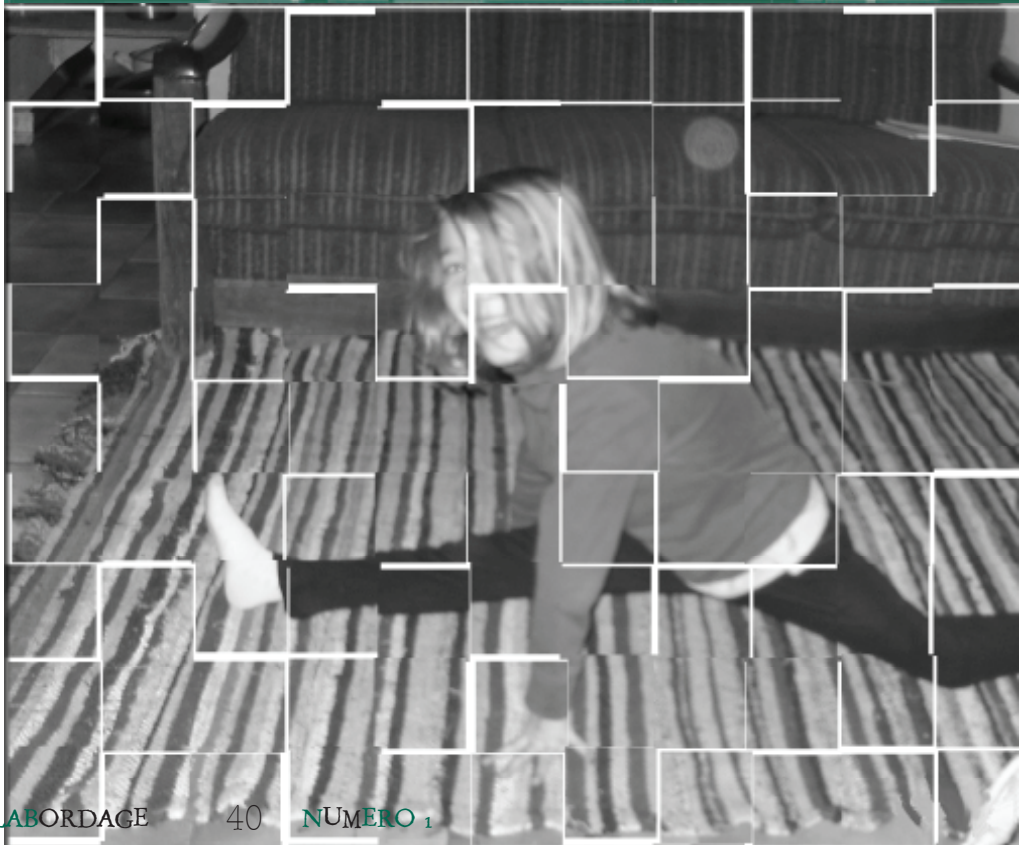
⁴ Cf. le site Internet de l'Observatoire de la Violence éducative ordinaire.



D'après Colette Guillaumin, aux rapports d'appropriation correspond une représentation des dominés comme êtres « immergés dans leur nature », faisant « partie de la Nature ». Les dominés sont perçus comme des « corps », des organismes, et leurs faits et gestes, comme des émanations immédiates de leur « nature » (fonction), d'une Nature dont ils ne sont que des modes spécifiques d'incarnation. Les Noirs sont ainsi des spécimens du Noir, les femmes, des incarnations de la Femme, etc., lorsque les hommes sont par contre des représentants individués de l'Humanité (l'Humanité se *distingue* justement idéologiquement par l'individualisation de ses « membres »). Les animaux, eux, apparaissent tout particulièrement comme des spécimens indifférenciés de leur espèce...

La notion contemporaine d'enfant exprime cette fonction englobante ou totalisante, *essentialisante*, qu'ont les notions naturalisées comme celle de race ou de sexe. Simone de Beauvoir, dans ses *Mémoires d'une jeune fille rangée* rapporte cette anecdote :

La condescendance des adultes transforme l'enfance en une espèce dont tous les individus s'équivalent : rien ne m'irritait davantage. A la Grillère, comme je mangeais des noisettes, [l'institutrice] déclara doctement : « Les enfants adorent les noisettes. ». Mes goûts ne m'étaient pas dictés par mon âge ; je n'étais pas « une enfant » : j'étais moi.



Aujourd'hui, cette nature spécifique n'en fait plus tant des petits démons à dresser et à soumettre que des "adultes en devenir", des enfants à adultiser avec autant de bienveillance que faire se peut : leur nature tient désormais proprement dans leur éducatibilité. "L'enfant" reste un être plus ou moins instinctif à humaniser, même si l'on considère désormais qu'il est d'emblée aussi un être de liberté ("L'enfant est une personne") puisqu'il s'humanise aussi de lui-même, par lui-même, de façon active.

Les enfants sont en naissant de petits animaux, des tubes digestifs limités, cupides et égoïstes, en proie à des pulsions tyranniques. Il va s'agir progressivement de les civiliser, les cultiver, pour en faire proprement des humains. La culture vient humaniser la nature, par un processus long, coûteux, contraignant : l'éducation. Celle-ci vise à les faire advenir à la maîtrise de leurs pulsions, à en faire des "êtres de raison". Dénués originellement de discernement, on les rendra "libres". L'idéologie humaniste, qui voit en l'éducation le processus d'humanisation par l'assujettissement/culture d'une nature plus ou moins consentante (l'idée d'éducation n'est pas toujours très distincte de celle de dressage), est ainsi un naturalisme.

L'imputation d'être des petits animaux ne vaut que pour les "petits" et s'effiloche au fur et à mesure qu'ils "grandissent", qu'ils "s'élèvent".

Ils sont censés être quasiment parvenus à "l'âge adulte" à leur majorité, désormais "mûrs". S'ils le sont devenus, c'est par grades successifs, par ce "développement" insensible qui est censé découler, conjointement, tant de la "nature des choses" que de leur éducation. Ils sont au final devenus des êtres pleinement responsables, des êtres enfin libres, quasiment éthérés, en émergeant de la naturalité qui les constituait originellement. On nage bien sûr ici en pleine idéologie.

Les notions de stade de développement, comme le XXe siècle en a produites à la volée, illustrent bien la tendance à l'essentialisation agiste : les enfants étant désormais placés dans des conditions standardisées, permises par l'enfermement scolaire, on a fait fi de la notion d'expérience personnelle et ramené leur diversité à des figures de séquences ou phases de "développement" censées être universelles, qu'il s'agisse de psychologie, d'intelligence, de physiologie, de sexualité, etc. Aujourd'hui, ces notions de stades sont de plus en plus remises en question, mais le développement reste la caractéristique fondamentale de l'enfance, celle qui fonde l'impératif d'éducation.

Les enfants restent « considérés par tous comme étant d'une nature particulière, supposé être "naturellement spécifiques", et non socialement ». La condition d'enfance n'apparaît toujours pas comme le produit de rapports sociaux déterminés, mais comme un fait brut, déjà donné, à partir duquel la société serait bien forcée de composer⁵.

On peut donc bien analyser l'idéologie de l'enfance comme une idéologie découlant de rapports sociaux d'appropriation, même si l'appropriation, de parentale, est de plus en plus diluée dans une appropriation directement "sociétale" – une appropriation qui se distingue de celle dont sont également victimes les "adultes" (en tant que "membres" du "corps" social) en ce qu'elle est fondée sur la "protection" des enfants d'eux-mêmes, sur la non-reconnaissance d'une "souveraineté" qui reste l'apanage des adultes – ces humains accomplis.

Toute lutte de libération ne peut se développer que si elle oppose la compréhension de la réalité des rapports sociaux à l'idée de leur naturalité, à l'idée que ces rapports, tout comme les appropriés eux-mêmes, seraient naturels et dès lors, prétendument, inquestionnables. Si l'on ne part pas de la critique du processus de naturalisation, il est évidemment très difficile d'envisager remettre en cause les rapports de domination adultes/enfants – et les catégories d'« enfant » et d'« adulte » qu'ils génèrent.

⁵ Christine Delphy, "Préface. Critique de la raison naturelle", *op. cit.*, pp. 19-20.

**Service de
deminage**



Lettre a sauterelle

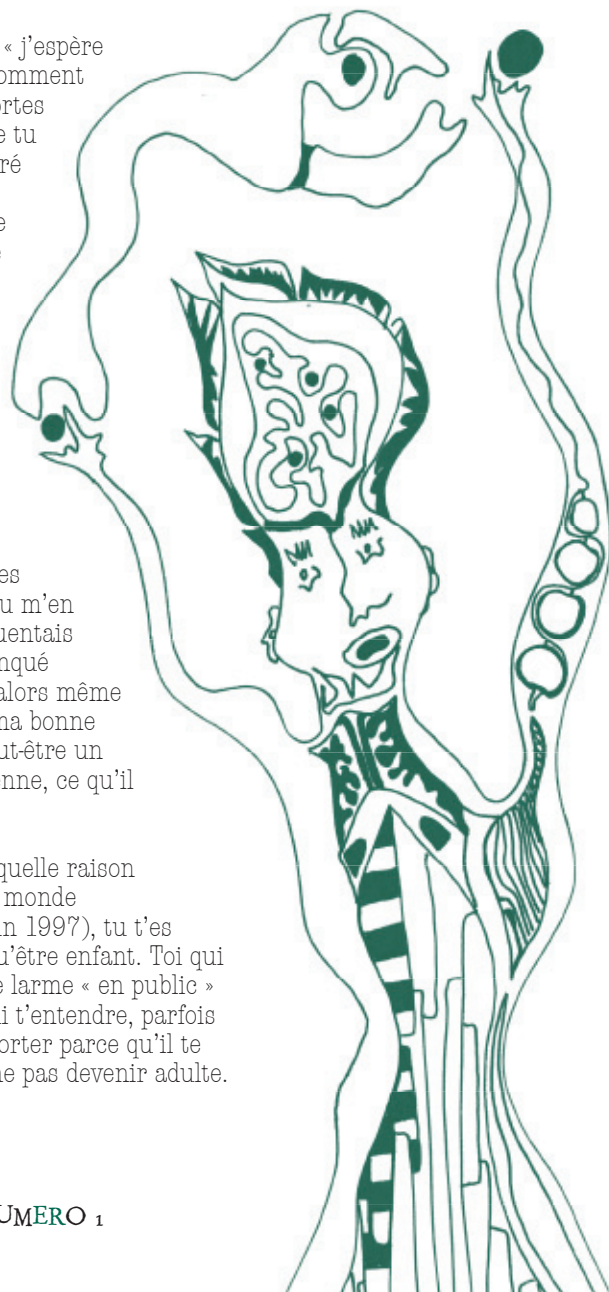
*Le texte qui suit, je l'ai écrit sans trop savoir ce qui allait en ressortir.
Il prend la forme d'une lettre à une « moi-même » enfant.*

Sauterelle,

c'est très émue que je débute cette lettre. Pas facile de commencer... Un « j'espère que tu vas bien » serait complètement dépassé étant donné que je sais comment tu vas... Plus ou moins bien selon les moments et les masques que tu portes ou pas. J'aurais aimé écrire avec tes mots, dire avec tes émotions ce que tu as ressenti et analysé toutes ces années pendant lesquelles tu as consacré tant d'énergie à conserver pour moi, du mieux que tu le pouvais, le souvenir du monde vu par tes yeux. Ça n'est pas possible aujourd'hui (je veux dire écrire comme tu le ferais), je me leurrerais et mentirais en le prétendant. J'aimerais y parvenir un jour, pouvoir ré-écrire la lettre que tu m'as adressée des dizaines de fois avant de la brûler (par peur que d'autres ne la trouvent ?). En attendant, j'avais envie de t'écrire, de te raconter ce dont je me souviens, ce qu'il me reste de toi. Peut-être alors me répondras-tu... ?

Tu le savais : grandir est irrémédiable biologiquement parlant. Toutefois, tu as cru qu'il était possible de ne pas devenir adulte. Je t'en remercie de tout mon cœur. Je ne sais pas dire si ton plan a marché à 100 %, tu es la seule à le pouvoir. Le rouleau compresseur adulte m'est quand même passé dessus, avec sa morale, ses mots et ses phrases toutes faites dont je me suis servi. Je ne vais pas te mentir... J'ai d'ailleurs cru m'en servir « comme il faut », « pour leur bien », celui des enfants que je fréquentais dans le cadre de mon travail et en dehors, et sur lesquels je n'ai pas manqué d'exercer l'autorité nouvellement acquise par mon statut d'adulte. Cela alors même que je me persuadais que non (et je le fais parfois encore malgré toute ma bonne volonté). Mais c'est une autre histoire, la mienne. Je te la raconterai peut-être un autre jour. Aujourd'hui, je te disais que j'allais essayer de raconter la tienne, ce qu'il m'en reste.

14 janvier 1988, tu as presque 7 ans. Je ne sais pas dire pour quelle raison l'événement qui s'est produit ce jour-là t'a fait commencer à regarder le monde différemment. En tout cas, depuis ce jour et pendant 9 ans (jusqu'en juin 1997), tu t'es consacrée à observer, analyser et *surtout* ne pas oublier ce que c'était qu'être enfant. Toi qui jusque là pleurais sans retenue devant les autres, tu n'as plus versé une larme « en public » mais pleuré chaque jour lorsque tu pensais qu'on ne pouvait ni te voir ni t'entendre, parfois en te forçant, par « devoir ». Un devoir de mémoire que tu as choisi de porter parce qu'il te semblait être le seul moyen de contrer la biologie et de ne pas grandir, ne pas devenir adulte.



Lobotomie quotidienne pendant laquelle tu ressassais volontairement la liste (qui s'allongeait d'année en année) de certains événements que tu vivais ou dont tu étais témoin, et que tu t'obligeais à revivre avec les émotions qu'ils t'avaient fait ressentir. Étant donné que tu as eu la chance de ne pas vivre de grand drame, ces événements peuvent paraître anodins pour des yeux d'adultes, mais ils t'ont marquée. C'est compliqué pour moi de les raconter à ta place. Peur de blesser les personnes qui en ont été témoin à l'époque et qui pourraient se sentir accusées. Peur de te trahir en n'utilisant pas la chance que j'ai aujourd'hui d'être lue pour dénoncer ce que tu as silencieusement analysé*. Peur en me taisant de participer par ma passivité à maintenir la domination adulte. Peur en racontant de parler « à ta place » (première expression de cette domination). Peur d'être ridicule. Peur de regretter. Peur...

Voilà c'est dit, j'ai peur. C'est bizarre cette trouille de mettre à l'écrit ce dont je n'ai plus de mal à parler aujourd'hui (bien que ça me brasse encore un peu à chaque fois) ? C'est ballot ce que je vais dire, mais même si j'ai pleinement conscience que cette lettre n'était à la base qu'une forme pour raconter une partie de mon expérience de l'enfance à d'autres personnes, je réalise que c'est finalement surtout à toi que j'écris et j'ai peur de ton regard, de ne pas être à la hauteur de tes espérances. Je crains aussi beaucoup de tomber dans le piège de l'énumération de faits et leur analyse en termes « sociologico-anti-autoritaires », qui ferait de cette lettre un texte théorique déguisé sous une forme « originale et pleine d'émotions ». Merde ! Je m'enlise... Alors je crois qu'il vaut mieux que je n'en raconte pas plus de ta / ma vie. Trouille ? Respect de notre intimité ? Je n'en sais rien. Tout ce que je sais c'est à quel point tu avais peur de devenir adulte. Je conserve intacte cette peur et je crois que c'est tant mieux. Elle ne m'empêche pas / plus de vivre et m'aide à garder les yeux ouverts. C'est parfois difficile mais je te remercie de ce cadeau.

À bientôt j'espère,

Amélie

** Je réalise en relisant cette lettre plusieurs semaines après l'avoir écrite, qu'il ne s'agissait pas de ça : « dénoncer ce que tu as silencieusement analysé ». Oui, pendant tout ce temps elle /je avons analysé silencieusement, méthodiquement, scrupuleusement des choses, mais pas pour les dénoncer... pour s'en rappeler, pour ne pas reproduire.*

Rédigé d'une traite, sans plan réfléchi en amont, ce texte n'avait pas d'autre intention que de raconter ce que, a posteriori en relisant, je vois comme une méthode, celle (la seule) que j'ai trouvée à ce moment-là pour d'une certaine manière arrêter de grandir, en tout cas ne jamais oublier ce que c'était pour moi qu'être enfant, ressentir le monde avec mon corps et mes émotions d'enfant.

Un des retours qu'on m'a fait, c'est que ce texte témoigne d'une très forte contrainte. Certes, ce fut le cas. Mais ce fut une contrainte que j'ai consciemment choisi de m'imposer. Je ne le regrette pas, même si ce fut douloureux. J'aurais au moins choisi ça... à un âge où, pour la plupart des personnes, on ne choisit pas grand chose.

Ce que je peux en dire aujourd'hui, c'est que lorsque j'ai décidé de mettre en place cette méthode, je n'avais pas les moyens de la relier à d'autres expériences, de la comparer à d'autres outils que des personnes auraient pu tester avant moi. C'est ce qui m'a manqué je crois. Me nourrir des questionnements que d'autres avaient certainement déjà eu, me relier à une histoire, savoir que je n'étais pas « anormale », savoir que je n'étais pas seule. C'est bien en effet le sentiment de solitude et la peur de révéler qui j'étais qui ont pu créer des sentiments douloureux, plus au final que les expériences que je vivais directement, plus que le fait de ne pas comprendre/accepter le monde tel que je le voyais. Aujourd'hui, je ne le vois pas différemment, mais j'ai des complices pour essayer d'en proposer un autre... Merci à ois ! Ois se reconnaîtront !



C'est quoi être vieux ?

Imaginons un extra terrestre ne connaissant rien de nos pratiques, de notre fonctionnement, et qui demanderait : C'est quoi, être vieux ?

En réfléchissant, on se dit assez vite que des caractéristiques spécifiques correspondent au « dernier âge de la vie » : pas d'activité salariale, des capacités physiques diminuées. Quand on est vieux, il y a des choses qu'on fait, et d'autres qu'on ne fait plus.

« Oh ! Tu sais, ce n'est plus de mon âge ». Ma grand-mère ne s' imagine plus sortir boire un verre le soir, pouvoir plaire, rire en regardant un dessin animé. Évolution de ses goûts, de ses envies ? Ce n'est pas comme ça qu'elle le présente, plutôt sa position sur l'échelle des âges de la vie ne lui ouvre plus ces portes-là, ce n'est pas le rôle qui est attendu d'elle. Et son rôle a été à ce point intériorisé, qu'elle se l'impose à elle-même : elle aime tricoter et n'aime plus jouer à la poupée.

Mais comment ma grand-mère sait-elle qu'elle est vieille ? Son âge. Mais les envies, les forces et les faiblesses des personnes peuvent-elles être déterminées par un âge « biologique » ou « social » ? Aimer coudre et tricoter ne serait-il possible qu'après 60 ans, et boire une bière en terrasse en fumant une clope, est-ce une envie qui disparaît après 50 ans ? Non.

Les caractéristiques attribuées aux différents âges de la vie ne reposent pas sur des données intrinsèques de la personne humaine. Elles sont plutôt construites et sans cesse renouvelées. Les représentations et les pratiques se répondent continuellement pour construire la catégorie de la vieillesse. Par exemple, une image débilisante de la vieillesse va amener des personnes à infantiliser les plus âgées, attitude qui va renforcer cette image « d'être diminuée ».

On ne répétera jamais assez que la catégorisation d'individus en fonction de leur âge est une construction sociale. Ce texte présente comment celle de la vieillesse a évolué historiquement. Le « dernier » âge de la vie a été appréhendé en France et plus largement en Occident sous deux angles : le premier médical, le deuxième social. Quelque soit l'angle d'approche adopté, il n'y a pas de définition « objective » sinon universelle de la vieillesse, qui correspond dans le premier cas à la sénescence qui est un processus qui diffère chez chaque personne, et dans le deuxième cas à un rôle sociétal. Il n'y a pas « Un » âge de la vieillesse. Schématiquement une personne rentre aujourd'hui dans le « dernier » âge de la vie quand elle n'a plus d'activité salariale (le/la retraité.e), ou lorsqu'elle est physiquement diminuée (dépendante). Elle est alors exclu.e du circuit de consommation et de normes de « l'adulte autonome » et il est attendu que sa manière de vivre change en conséquence.

Cette définition de la vieillesse et les impératifs en termes de normes sociales qui y sont associés sont pourtant très récents et découlent du travail d'une part de l'action sociale, de la Sécurité sociale et des lobby gériatriques¹, et d'autre part du monde de la publicité qui a vu dans les « seniors » un marché à partir des années 1970. Jusqu'aux années 1970, la vieillesse était très souvent associée à l'indigence et définie en fonction de sa non-participation au monde du travail. La vieillesse n'a jamais été uniquement une question d'âge, mais cette caractéristique a toujours été associée à un rôle social pour justifier un traitement différent de l'individu.e lors de la dernière période de sa vie.

Qu'est-ce qui définit alors une personne âgée – puisque l'âge ne suffit pas – et qu'est-ce que cela implique pour les personnes ?

¹ Ces structures sont bien sûr la conséquence de la volonté de contrôle des individus par nos sociétés occidentales, et en premier lieu par l'Etat.

T'es vieux : un concept récent

Historiquement, la vieillesse est un concept qui a énormément évolué. L'âge de la vieillesse est fluctuant et le nombre de vieillard.es demeure longtemps incertain. Par ailleurs, la reconnaissance du/de la vieillard.e comme personne chargée de dignité éminente a été extrêmement lente – pour autant qu'elle soit acquise. Le passage d'une société communautaire à une société d'individu.es depuis le Moyen-Âge, avec en corollaire un cadre institutionnel, public ou privé, de plus en plus développé, a donné peu à peu de l'importance à l'âge dans la construction sociale de l'individu.e.

L'âge n'a pas toujours été un critère d'identification de l'individu. Ainsi lors de la chute du monde romain, l'Église dicte les fondements des relations sociales et on ignore son âge, la question du salut dominant les étapes de la vie.

T'es vieux quand tu ne travailles plus : inutile à la société

La vieillesse est une catégorie sociale qui s'est construite en opposition à celle de « l'adulte autonome travailleur.euse », lorsqu'une partie significative de la population a commencé – grâce aux progrès de la médecine, de l'hygiène, au recul des épidémies... – à vivre plus longtemps. Cette période, schématiquement la fin du XVIIIe siècle, correspond à l'essor de la société des individu.es. La vieillesse prend alors naissance en tant que catégorie sociale². L'âge devient un critère pour catégoriser les individus.

La personne possède donc un âge, mais la vieillesse ne possède pas d'autre définition qu'une somme de faiblesses empêchant l'individu.e de travailler. Jean-Pierre Bois³ avance que si la Révolution française a mis à l'honneur



le/la vieillard.e, elle ne lui a pas donné les moyens concrets d'une réelle amélioration dans sa vie quotidienne, économique comme sociale. La principale évolution, entérinée par le modèle Republicain qui s'impose au XIXe siècle, est que la dette de la patrie envers ses vieillard.es est reconnue dans les faits. Ainsi l'Hymne pour la fête de la Liberté et cette adresse aux vieillard.es : « Nous avons servi la patrie, vous la servez à votre tour ».

Le XIXe siècle prend en considération la vieillesse comme une catégorie potentiellement vulnérable au regard du monde du travail, sans remettre en question une définition en négatif de la vieillesse : elle est l'adulte autonome en déclin qui ne peut plus se subvenir.

T'es vieux quand la société doit payer pour toi

En fait, au sein de la société, si l'on écarte les rentier.es – le système de retraite étant inexistant avant 1945 – la vieillesse est amalgamée à la pauvreté, et les individus sont avant tout définis par la catégorie « valide » vs « invalide » ; est vieille/vieux celle/celui qui ne peut plus travailler à cause de son vieil âge et nécessite donc une prise en charge spécifique. Cette prise en charge, qui relève de la sphère privée (familiale, villageoise) ou charitable (l'Église), passe peu à peu à la sphère publique (l'État) au cours du XXe siècle.

² GUTTON (Jean-Pierre), *Naissance du vieillard, Essai sur l'histoire des rapports entre les vieillards et la société en France*, Paris, Aubier, 1988, 279 p., p.134.

³ BOIS (Jean-Pierre), *Les vieux de Montaigne aux premières retraites*, Paris, Fayard, 1989, 446 p.



Cet intérêt des institutions publiques pour la vieillesse est la résultante d'une évolution du rôle attribué aux personnes les plus âgées dans la société. Le salariat s'impose au XIXe siècle, et parallèlement les salarié.es imposent une réglementation du travail, et donc une durée du travail. Une part croissante de la population revendique donc une prise en charge spécifique lorsqu'elle est dans l'incapacité de travailler. La vieillesse devient alors un « problème de société » à la fin du XIXe siècle.

La vieillesse est arrivée sur le terrain public par le biais de la vieillesse ouvrière, révélatrice de la situation critique que connaissent nombre de personnes âgées, à un moment où l'État se construit une politique sociale.



La vieillesse n'est plus alors vue comme relevant uniquement de la sphère privée et familiale, mais devient affaire publique. Émergeant comme « problème social »⁴, elle appelle la définition d'un ensemble d'orientations et d'interventions spécifiques, la mise en œuvre de politiques publiques particulières⁵. La politique de la vieillesse mise en place à partir de là, c'est l'ensemble des interventions publiques structurant les rapports entre vieillesse et société.

Parallèlement, les études démographiques, qui prennent leur essor au début du XXe siècle, mettent rapidement en avant le concept de « vieillissement de la population ». Des démographes comme Alfred Sauvy ou Fernand Boverat interprètent ce vieillissement de manière négative, y voyant un déclin des sociétés industrielles. Ils dénoncent la « charge », le « fardeau », la « menace » que représentent les vieux/vieilles, dans tous les domaines : les vieilles/vieux sont une charge économique, une barrière à la modernité et au progrès.

La vieillesse est stigmatisée et la première figure institutionnalisée de la vieillesse est celle du/de la « vieillard.e indigent.e », qui, devenu incapable d'assurer sa subsistance, doit demander à l'assistance obligatoire instituée en 1905 de la/le secourir, soit à domicile, soit à l'hospice.

Selon Élise Feller, le/la « vieillard.e indigent.e » relevant de l'assistance au début du siècle, a laissé place dans les années 1940 à la figure de « retraité.e » plus valorisante, englobant des couches de plus en plus larges, dont l'apport à la société est ainsi reconnu. Ce n'est donc plus le critère d'âge (personne de plus de 60 ans) qui définit le vieux/la vieille, mais son statut dans la société : celui de retraité.e. Cependant, la peur du vieillissement qui induit une image négative de la vieillesse ne disparaît pas, les démographes continuant à « tirer la sonnette d'alarme », déplorant *Les Berceaux vides de Marianne*⁶.

La généralisation des régimes de retraite a pour effet de modifier le système des institutions qui prennent en charge la vieillesse, la gestion collective de cette dernière n'étant plus désormais celle du seul prolétariat. La définition de la vieillesse est alors seulement économique⁷ : celles/ceux qui n'appartiennent plus au monde du travail.

⁴ DUMONS (Bruno), POLLET (Gilles), *L'État et les retraites, genèse d'une politique*, Paris, Belin, 1994, 477 p.

⁵ GUILLEMARD (Anne-Marie), « La dynamique sociale des politiques de la vieillesse en France », p.28-44, *Gérontologie et société*, juillet 1987, *Politiques de la vieillesse en France et à l'étranger*, Cahiers de la fondation nationale de gérontologie, 20e anniversaire de la fondation nationale de gérontologie, numéro 41.

⁶ BIRABEN (Jean-Noël), DUPAQUIER (Jacques), *Les Berceaux vides de Marianne*, Paris, Seuil, 1981, 172 p.

⁷ HUGONOT (Robert), *Politiques municipales du vieillissement et de la vieillesse*, Paris, Eres, 1989, 133 p., p.15.

T'es vieux ? Consomme !

La construction de la vieillesse au XXe siècle ne saurait être évoquée sans parler de la publicité (où la notion d'image joue un rôle primordial), et du « marché des senior.es ».

Selon Paul Paillat, l'expression « troisième âge », popularisée par J.A. Huet, gérontologue très médiatique, est apparue à la fin des années 1960, dans les milieux de la publicité. Cette expression devait être, une vingtaine d'années plus tard, progressivement abandonnée par ses propres concepteurs/trices.

Officiellement, il s'agissait d'attirer l'attention de la population sur l'apparition et la constitution d'une nouvelle catégorie, sommairement désignée comme les 65 ans et plus, troisième dans l'ordre chronologique, après la jeunesse et l'âge adulte. La construction de la catégorie « troisième âge » a eu deux conséquences. Premièrement, l'image dynamique et positive du troisième âge rejette les plus âgés dans le « quatrième âge », et crée ainsi deux vieillesse, renvoyant simplement la déchéance à plus tard. Deuxièmement, la nouvelle cible des publicitaires, les 50-60 ans étant difficile à intégrer dans le troisième âge, celles/ceux-ci créent une nouvelle catégorie, les « seniors ». Les senior.es seraient des personnes à partir de 50 ans, futur.es, jeunes et vieux/vieilles retraité.es, avec des objectifs communs et en premier lieu une retraite paisible et heureuse.

⁸ GUTTON (Jean-Pierre), *Naissance du vieillard, Essai sur l'histoire des rapports entre les vieillards et la société en France*, Paris, Aubier, 1988, 279 p., p.16.

⁹ FELLER (Elise), *Histoire de la vieillesse en France, 1900-1960. Du vieillard au retraité*, Paris, Seli Arslan, 2006, 352 p., p.56.

¹⁰ « Vers une lecture de la crise contemporaine de l'Etat providence », in *Gérontologie et société*, juillet 1987, « Politiques de la vieillesse en France et à l'étranger, Cahiers de la fondation nationale de gérontologie, 20e anniversaire de la fondation nationale de gérontologie, numéro 41, p.43.

¹¹ PELLISSIER (Jérôme), *La guerre des âges*, Paris, Armand Colin, 2007, 237 p., p.53.

T'es vieux quand t'es ridé

Se surajoute à cette vision déjà très dévalorisante de la vieillesse, une image corporelle dégradante. Le Robert donne pour définition à la vieillesse « Dernière période de la vie qui succède à la maturité, caractérisée par un affaiblissement global des fonctions physiologiques et des facultés mentales et par des modifications atrophiques des tissus et des organes ». Encore aujourd'hui, c'est l'image corporelle qui domine pour définir la vieillesse.

Du Moyen-Âge à la première moitié du XVIIIe siècle le/la vieillard.e semble difficile à définir. Jean-Pierre Gutton parle d'ailleurs d'un « sujet insaisissable et tabou »⁸. La seule image existante est celle véhiculée par la littérature et les arts, voire les rares ouvrages ou traités de médecine. Ces derniers brossent un tableau peu gratifiant – en effet la dévalorisation est alors la règle, la moquerie également. Selon Furetière « vieillir c'est être cassé.e et usé.e, devenir infirme ». Selon Élise Feller⁹, la force de ces stéréotypes perdure très en avant dans le XXe siècle, et ce n'est que dans les années 1940 et 1950 que l'on s'est attaché à prendre les aïeules/aïeux en photo, tandis que les appareils photographiques immortalisaient la jeunesse depuis le début du siècle. L'image corporelle sert de définition au/à la vieillard.e, et cette définition amène à un rejet, une exclusion. La vieille/le vieux est alors sénile, handicapé.e, ille renvoie une image de déchéance qui angoisse et repousse : le/la vieillard.e est le miroir du tragique de l'existence, à savoir la régression – tant physique que mentale – puis la mort. Cette vision n'est pas du tout dépassée aujourd'hui les crèmes anti-rides, les colorations et plus largement la lutte contre le vieillissement faisant le succès des labos pharmaceutiques.

Conséquences

Aujourd'hui, les représentations successives de la vieillesse, qui ont accompagné les transformations dans la gestion de la dernière étape de la vie, se télescopent, brouillant la signification sociale de cet âge. On assiste à une indétermination croissante de l'identité du groupe âgé – qui n'est ni tout à fait chômeur, ni souvent vraiment retraité – et refuse de plus en plus aujourd'hui la dénomination de « troisième âge ». Les contours de la vieillesse deviennent flous, et il y a tension entre les images que les individu.es ont d'eux-mêmes et les définitions sociales qui leur sont proposées¹⁰. Jérôme Pellissier¹¹ s'amuse du fait que, par un arrêté publié au Journal Officiel de la République française, le 14 juillet 1985, il est officiellement interdit d'utiliser dans les textes administratifs les mots de « vieux/vieille » et de « vieillard.es ». Changer de vocable ne change pour autant pas la réalité. Il faut parler de « personnes âgées ». A partir des années 1980, « senior.e », jadis réservé à la catégorisation d'une tranche, d'un segment de consommatrices/teurs grossièrement situé entre la ménagère qui a atteint 50 ans et la vieille-ménagère-retraitée-qu'on-ne-nomme-même-pas est désormais utilisable et utilisé pour tout le monde. D'une dame de 53 ans en prérétraite à son grand-père de 97 ans, les senior.es sont partout, et surtout dans médias, cabinets de consultants, marketing, publicitaires. Mais personne ne se sent appartenir à cette catégorie.

La catégorie « sociale » ne satisfaisant personne, c'est la catégorie médicale qui s'impose aujourd'hui comme légitime, et l'on parle de « personnes âgées dépendantes » et des « malades d'Alzheimer ».

Mais ces catégories médicales pas plus que les catégories sociales ne sauraient légitimer un traitement différencié des personnes selon leur âge, encore moins un traitement discriminant. Ces rôles-là, il faut les détruire pour mieux ré-inventer nos vies. Et toi, tu as envie de quoi ?

Martha



UNE CHANSON, UNE

Hé coco, fait péter la sono!

A quel âge?

A quel âge?

Il faut savoir comment faire quoi ?

Comment faire comment faire quoi ?

Que je sache,

Y a plein de gens qui ont le même âge que moi
et qui savent pas comment faire quoi.

Dans l'espace, l'avenir a pas de futur immédiat,
ce qui fait que l'âge c'est de l'espace qui s'entasse,
Et tôt ou tard faut savoir comment faire quoi.

Et tôt ou tard faut savoir comment faire quoi.

A mon âge, avant,
je croyais que je serais tellement plus que moi,
à l'âge que j'ai,
l'âge que j'ai là.

Tout ça, ça s'additionne et ça m'divise, moi.
Tout ça, ça s'additionne et ça m'divise...

Moi je pense à tout ce qui se casse,
à quel âge j'ai oublié de croire à ça.

A Noël, aux étoiles, à toi.
A Noël, aux étoiles, à toi.
A Noël, aux étoiles.

Tout ça, ça s'additionne
Tout ça, ça s'additionne

par lola lafon

CHANSON !

A quel
âge ?



A quel âge ?

et ça m'divise, moi.
et ça m'divise...

Et tôt ou tard faut savoir comment faire quoi.

A mon âge, avant,
je croyais que ça serait pas comme ça,
je me voyais bien faire tout ce que je fait pas,
Quelque part j'en ai marre d'avoir cet âge là.



RETROUVAILLES AUTO URZU RETR

Quel plaisir de se réchauffer le

Micro-observation des tranchées quotidiennes

Quand un enfant prend la parole dans un groupe d'adulte, souvent, très souvent, la réaction spontanée des adultes va être de sourire.

Je trouve cette réaction détestable, car cet enfant n'avait pas, *a priori*, l'intention de faire sourire, il n'a rien dit de drôle.

En tant que femme j'ai connu, plus jeune, ce type de réaction (et encore parfois maintenant) : je parle pour exprimer une pensée, et les gars en face sourient, prennent un air amusé et indulgent, parce que pour dire ce que j'ai à dire je n'ai pas encore bien assimilé les codes, parce que j'inclus l'hésitation et le doute dans ma parole, et puis je suis si mignonne n'est-ce pas...

Donc je serais plutôt pour ne pas sourire systématiquement quand un enfant parle, être attentive à ce réflexe à la con et se concentrer sur le contenu du propos.

Mais.

Cette réaction est spontanée, justement. La contrer provoque un léger malaise, une gêne; si je ne peux plus faire comme j'ai l'habitude de faire, comme je sais faire, comme je ressens de faire spontanément, que dois-je faire ? Comment me conduire ?

J'ai participé à des conversations d'adultes avec des enfants où cette attention était pratiquée systématiquement, et ça créait une telle gêne, un tel inconfort que je n'avais qu'une envie, sourire niaisement et faire areuh areuh avec l'enfant pour détendre l'atmosphère.

J'ai aussi observé sur moi ce qu'avait de faux ce systématisme.

Et j'en déduis que mimer l'attention et l'écoute n'était pas la bonne solution non plus. Mimer l'attention extérieurement alors qu'à l'intérieur on ne ressent pas cette attention, en espérant qu'à force de la mimer elle va naître en nous puisque c'est ça qu'on veut...

Voilà, il n'y a pas de conclusion, c'était une micro-observation des tranchées quotidiennes.

n.

cerveau avec des amies!

Questionner la parentalité

On m'a raconté cette discussion sur la parentalité qui aurait eu lieu en août 2006 lors des rencontres de l'Action Mondiale des Peuples. Pendant quelques jours, pleins de personnes se seraient rencontrées pour explorer pleins de thèmes politiques dans quelques lieux. En Aveyron, elles auraient causé « luttes anti-industrielles » et « enfants et âgisme ». Ce serait même à la suite de cette rencontre que le groupe Tomato serait né, duquel aurait ensuite émergé L'enfance buissonnière ! Paraît que dans ces groupes, la perspective proposée à la fin de ce compte-rendu aurait été (plus ou moins) mise à l'oeuvre.

C'est pas fou ça ? !

L'objectif est de questionner le rôle de parent dans sa dimension de relais de l'État et de socialisation des enfants (voir *L'exploitation de la condition parentale*, texte de Christiane Rochefort¹), de voir comment ce rôle est enraciné en nous, quelles sont les pistes pour en sortir et quelles sont les limites à cette déconstruction ?

Être parent, est-ce être dans un rôle ou être vivant, vivre avec son enfant ? Est-on propriétaire de son enfant, référent légal, génétique, d'autorité, etc ? Le terme de parent n'est pas entendu seulement au sens strict de père ou mère mais peut s'étendre à toute personne impliquée affectivement auprès de cet enfant.



1. in *Les enfants d'abord*, Christiane Rochefort, Grasset, 1983.



Avoir des projets pour ses enfants ou pas ?

Volonté parentale de maîtriser l'environnement de ses enfants, soit par le biais de la famille nucléaire, soit par un collectif de confiance.

Discussion sur l'influence possible des parents envers leurs enfants. Une femme, qui est grand-mère, dit qu'on ne peut pas choisir pour ses enfants, on ne peut que les aimer pendant les premières années de leur vie puis les accompagner dans leur choix. D'autres personnes expriment leur ressenti que l'environnement de l'enfant l'influence beaucoup plus que ses parents. Cela est dû au fait que les personnes d'un même milieu social vivent généralement dans les mêmes quartiers, mais c'est également une histoire de génération, nous avons davantage la culture de notre génération que celle de nos parents. Dans la mesure où nous ne nous sentons pas propriétaire de notre enfant, comment pouvons nous avoir un projet politique pour lui ? Pouvons nous, est-il souhaitable d'interdire certaines choses à nos enfants (exemple : regarder la télé, manger au macdo, etc...) ?

Intervenir dans des relations parents/enfants ? ou début de débat sur la non exclusivité parentale

Envie de remise en cause du rapport de domination adulte/enfant et de l'exclusivité parentale. Les parents présents expriment qu'il est très dur de se voir remis en question en tant que parent devant son enfant. La question « est-il souhaitable, et si oui comment, d'intervenir dans un moment critique d'une relation parent/enfant ? » apparaît. Nous nous demandons pourquoi cela est si dur. Nous arrivons à dire que cela dépend de la façon dont cela est fait. Les parents ne supportent pas les personnes qui viennent leur expliquer comment il faut faire, en les culpabilisant au passage et sont plutôt en demande de soutien. Elles ne sont jamais fières d'elles quand elles ont le sentiment de ne pas respecter leur enfant et auraient plutôt besoin que l'on s'occupe d'elles plutôt qu'on les culpabilise tout en les laissant seules face à elles-mêmes et à leur enfant. Nous avons alors établi la différence entre « intervenir dans une relation » (ce qui est presque toujours désagréable) et établir une « médiation » (ce qui suppose d'être à l'écoute et de permettre un dialogue).

Une des envies fortes exprimées est l'envie de la constitution de collectifs de confiance qui se préoccupent de ce que c'est que

vivre avec des enfants et qui essaient de construire un autre mode de relation et de prise en charge collective des enfants. Un certain nombre de personnes présentes veulent avoir des enfants au sein de collectif de cette sorte, refusant d'en avoir seules. Arrêtons de faire des enfants seules !

Ce serait intéressant pour les parents, qui se sentent souvent seuls et débordés, pour les non-parents, qui se sentent exclus de cette relation, et pour les enfants, qui ont peu de modèles dans leur entourage. Néanmoins, un collectif peut être aussi oppressant qu'une famille nucléaire.

Remise en cause importante du maternage, du fait que la mère soit le principal partenaire de l'enfant. Est-ce que le fait que l'enfant est souvent en demande de sa mère est dû au renouveau de la mode du maternage ? Ces problèmes se posent surtout au moment critique pour l'enfant, quand il est en demande affective forte et qu'il veut être entouré, porté par une personne de confiance, qui est souvent de fait un de ses parents. L'enfant demande prioritairement la personne qui s'occupe le plus de lui depuis quelques jours. L'idée du collectif est donc que l'enfant ait plusieurs personnes de confiance dans son entourage qui s'occupent de lui.



Les limites à la déconstruction

Les parents présents évoquent la force de leurs limites dans la pratique, dans leur vie quotidienne avec leur enfant par rapport à la théorie, à leur idéal. Nous évoquons la force des dogmes. L'ambivalence et le problème de la déconstruction de « l'amour » en tant que rapport stéréotypé et enfermant et du besoin d'amour en tant que lien fondateur de tous les autres.

Il y a une pression sociale très forte sur la façon « normale » d'« élever » ses enfants. Et les milieux anti-autoritaires ne sont pas à l'abri du désir de « faire » des enfants de futurs adultes « parfaits » (de bons rebelles et surtout pas de bons citoyens, haaa les cris d'horreurs quand quelqu'un annonce que ses enfants sont cadres-sup ou veulent entrer au G.I.G.N...).

Un des freins à la déconstruction dans la relation parent/enfant est la recherche de simplicité, de ne pas se prendre la tête, de faire ce qui fonctionne, c'est-à-dire par exemple que c'est plus simple que la mère cède à la demande de son enfant plutôt qu'elle négocie avec lui pour qu'il accepte que cela soit quelqu'un d'autre qui le fasse à ce moment-là.

Perspective proposée

La perspective proposée est de travailler collectivement la vie avec les enfants dans une prochaine rencontre comme celle-ci, c'est à dire d'essayer de faire ce que nous n'avons pas réussi à faire cette semaine. Par exemple : dans les réunions, dans les moments où un enfant a besoin d'attention, ou dérange en jouant car il parle fort, etc..., que ça ne soit pas systématiquement les parents qui s'en occupent mais que cela soit porté et élaboré par et dans le groupe. En veillant à respecter des réponses différenciées et en évitant des positions collectives uniformes (violences des rapports conflictuels et amplification des clivages lorsqu'on s'appuie sur son groupe ou son clan pour défendre son point de vue). Il serait aussi intéressant de sortir ces questions du cercle familial ou des spécialistes de l'enfance...



Mais où sont les enfants (et les parents) dans La Lutte;) ?

La première fois que j'ai vu un espace enfant dans un festival politique, il y a un an, ma réaction a été viscérale : «bonjour l'apartheid social !». Cet espace me faisait l'effet de servir à «parquer» les enfants sous la surveillance de quelques adultes de façon à ce que les autres soient tranquilles pour réunir/ faire la fête. Ce qui selon moi ne questionnait pas du tout la division adultes/enfants ni l'exclusion de ces derniers des réunions.

En plus, il s'appelait «espace parent-enfant», ce qui n'incitait pas vraiment au partage de l'attention aux enfants entre parents et non parents.



Je peux jouer ?

J'avais alors eu envie de réfléchir à des dispositifs tels qu'un «espace jeux» où n'importe qui ayant envie de jouer plutôt que de faire des réunions pourrait venir. On y trouverait des jeux, des crayons, du papier, des déguisements, que sais-je. Voilà, pas de catégorisation «adulte» «enfant» «parent», c'est parfait. Ce serait couplé d'un espace soin «pour tout le monde» bien sûr, où y'aurait des boîtes de premiers secours, des tables à massage et à l'anger, des référents médicaux.

Sur quoi, j'ai lu *don't leave your friends behind*¹, « une anthologie (américaine, *ndt*) de conseils concrets, de suggestions et de récits sur les manières dont les non-parents peuvent soutenir les enfants, les parents et autres accompagnants dans leurs communautés, mouvements sociaux et processus collectifs ».

Dans ce sens, a été notamment développé dans plusieurs villes des états-unis un outil : *le radical childcare collective* (collectif d'attention¹ aux enfants radicale).

Lorsqu'a lieu dans la ville un événement, une soirée etc, on peut faire appel à ce collectif pour organiser un *childcare*. Ce collectif est plutôt constitué de non-parents, parce que les parents font du *childcare* tout le reste du temps, donc bon...

Le *childcare* peut aller de juste être présent pour prendre soin des enfants et jouer avec eux, à organiser pour eux des ateliers liés à la rencontre en cours. Par exemple, à un salon du livre anarchiste, faire des lectures de livres imagés « pour enfants » qui parlent de squat, ou bien dans un camp action climat proposer des expériences pour comprendre comment le climat se réchauffe, etc.

collectifs d'attention aux enfants radicale

Ces collectifs m'ont paru intéressants car pour un parent qui se pose la question de venir à une rencontre politique et qui pourrait en être empêché par le fait de devoir s'occuper de son enfant, je ne suis pas sûr qu'un «espace jeux» et un «espace soin» non spécifiques répondent à son problème. Notamment pour les enfants les plus jeunes, c'est compliqué dans les conditions actuelles de juste les laisser «seuls». Dans ce contexte, proposer un espace de soin pour «tout le monde» peut être complètement inadapté. Si je sais changer une couche ça veut pas dire que je sais quoi faire si quelqu'un s'est froissé l'épaule, ou fait une crise d'angoisse ou comment faire du bouche à bouche, et inversement. Il vaut sans doute mieux prévoir des personnes référentes sur place, en qui les parents pourront avoir confiance, et les enfants aussi, qui auraient du coup une certaine compétence à la situation. Ce qui est sûr aussi, c'est qu'il faudrait que les espaces «jeux» et «soin» soient vraiment proches l'un de l'autre.



Laboratoire
ouvert

Une petite catégorie pour la route?

Une des questions derrière tout ça est : comment faire pour répondre aux besoins réels, présents, des enfants et des parents, ne pas être à côté de la plaque, tout en ne marquant pas d'autant plus des catégories? Pas qu'elles soient forcément, dans tous les contextes, problématiques, mais parce qu'elles le sont du moins dans ce cas, en ce qu'elles empêchent concrètement comme possibles. Par exemple, l'appellation «espace enfant» peut freiner des personnes adultes qui voudraient venir jouer elles aussi, elle peut donner l'impression que c'est là que les enfants doivent être et pas dans les réunions à faire du bruit ou même donner leurs avis...

Cette idée de faire des ateliers spécifiques pour les enfants m'évoque un peu l'"animation", mais il faut bien dire que de toutes les rencontres politiques que j'ai faites, à commencer par celle de l'enfance buissonnière, les enfants ne viennent pas aux réunions «pour tout le monde». (à la rencontre Enfance Buissonnière en 2010 on était quelques ados quand même) Ça veut pas dire qu'il ne faut pas réfléchir à comment changer ça, mais autant pas se leurrer non plus. Peut-être qu'en vrai, s'il y avait des ateliers plus adaptés pour eux, les enfants y participeraient et que ce serait plus chouette que de juste faire des jeux toute la journée qui n'ont rien à voir. Peut-être que du coup ça les impliquerait vraiment dans ce qu'il se passe et leur permettrait de donner aussi leurs avis. À part, certes.

Y a pas de secret : avec tout ça, il faut expérimenter, voir ce qui marche, ce qui ne marche pas. Je conseille fortement de se renseigner sur ces «radical childcare collectives» qui existent dans plusieurs endroits aux états unis et dans d'autres pays anglo-saxons. Si on lit l'anglais, se pencher sur le bouquin *don't leave your friends behind* est un bon moyen de le faire.

Et c'est souvent compliqué pour les personnes qui organisent des événements de se poser toutes ces questions alors si des collectifs se montaient pour tenter de répondre à ces besoins, un peu sur le modèle des collectifs qui proposent de la bouffe vegan lors d'événements politiques, ça pourrait être chouette. En tout cas, moi j'en ai drôlement envie !



1. *Don't leave your friends behind : concrete ways to support families in social justice movements and communities*

(N'abandonne pas tes ami.e.s : manières concrètes de soutenir les familles dans les mouvements et communautés de justice sociale)

Dirigé par Victoria Law and China Martens

Publié par PM Press, 2012

2. Je préfère traduire ici, malgré l'usage conventionnel, le terme «care» par «attention» plutôt que par «soin». Je te dirais pourquoi une prochaine fois :)



QUELS SONT TES SECRETS ?

T'as quoi sur le cœur ?

Extrait d'un journal intime

Voilà ce que je disais tout bas et que parfois j'aurai voulu crier (sur tous les toits).

Mon rêve est de devenir actrice. J'admire tout les grands acteurs.

Je suis passionnée de cheval et de cinéma.

Je suis très malheureuse car j'ai une voix au fond de moi. En plus j'ai l'impression qu'il y a un tribunal au fond de moi. Il faudrait que quelqu'un m'aide (pas de poulet ni de psychiatre).

J'ai un autre problème c'est que je mens tout le temps. Je voudrais ne plus mentir mais je n'y arrive pas.

Je me trouve hyper grosse, moche et grosse. C'est pour ça que je mens tout le temps.

J'ai des parents cons et je vais me tuer un jour. Je ne les supporte pas. Je demande 5F pour m'acheter un bonbon et c'est le refus immédiat. Je demande pour aller dormir chez une copine, ils me répondent : et puis quoi encore. Si je leur en parle ils me disent que je dis n'importe quoi et me collent une claque. Je ne veux pas aller chez un psychologue il me dirait qu'il faut que j'en parle à mes parents et patati et patata. Je me souviens aussi d'une chose, je n'ai le droit d'aller nul part sauf avec mes parents ou ma sœur. J'ai quand même onze ans cette année et ça fait onze ans que c'est comme ça. Mon frère qui a 17 ans a le droit de tout faire et moi rien.

J'ai un remplaçant qui s'appelle Monsieur R. c'est un vrai salop comme mes parents. Monsieur R me donne une punition rien que parce que j'ai taper une brosse du tableau sur la table de mon voisin. Il me met un mot et dit de le faire signer par mes parents d'un ton hyper violent.

Alors comme je ne me laisse pas faire je dis que mes parents s'en foutent et là il écrit tout un truc disant qu'il faut respecter les grandes personnes. Bien sur il le dit à la maîtresse. Il m'interroge au tableau et se moque de moi. Enfin c'est un vrai petit connard ce prof.



Agisme ordinaire d'une vie de prof

Dans un lycée
public, septembre

2012

Je rentre dans la salle des personnels.

« Interdit aux élèves », est-il indiqué.

Je prends le couloir abrité qui mène directement au bâtiment administratif et qui permet d'éviter de faire un détour par l'extérieur. « Interdit aux élèves », est-il indiqué.

Je sors par le parking du lycée. « Réservé au personnel », est-il indiqué.

Une salle de classe dans un lycée public, octobre 2012

« - Monsieur, je peux aller aux toilettes s'il vous plaît ?

- Oui mais dépêche-toi ! »

La salle des personnels à la récréation, octobre 2012

Deux profs principaux discutent de l'élection des délégué-e-s de leur classe respective.

« - Tu te rends compte, les élèves de seconde 10 veulent élire x comme délégué. J'ai laissé faire mais je trouve anormal que les élèves puissent choisir un élève aussi insolent.

- T'es bien con ! En seconde 6, ils voulaient élire x. Je les en ai empêché. »

Un conseil de classe dans un lycée public, novembre 2012

La salle du conseil n'a pas été chauffée. La plupart des personnes présentes ont gardé leur manteau pour se protéger du froid.

Le délégué des élèves a fait de même. Il est assis à côté de moi.

La prof principale me fait signe pour que je dise au délégué d'enlever son manteau. Je fais semblant de ne pas comprendre par solidarité avec le délégué.

La prof principale se lève et vient ordonner discrètement au délégué d'enlever son manteau. Il se retrouve en tee-shirt car il n'a pas de pullover. Il a visiblement froid. Je me tais...par solidarité âgiste.



Une file d'attente dans un lycée public, décembre 2012

Il est midi. Comme tous les jours, environ 500 élèves se pressent, se bousculent, se disputent dans un long escalier pour parvenir à entrer dans le self.

Comme tous les jours, des profs arrivent par la fin de la file, la contournent et prennent un ascenseur qui leur est réservé, évitant ainsi l'escalier rempli d'élèves. A la sortie de l'ascenseur, les profs peuvent prendre un portail qui leur est réservé et permet là encore de contourner les 10 derniers mètres d'élèves qui restaient jusqu'au début de la file. Enfin, pour éviter tout contact physique avec l'ennemi, les profs – et autres adultes de l'établissement – disposent depuis novembre d'une machine spécifique pour distribuer le plateau permettant de se servir.

Un prof, qui refuse de passer devant les élèves, fait la queue avec ces dernier-e-s. Les autres profs lui passent aussi devant. Cette violence symbolique – et en partie physique – l'énerve mais il ne dit rien, solidarité âgiste oblige.

Le prof « résistant collabo » voudrait aussi retirer son plateau à la même machine que les élèves – comme il pouvait le faire au début de l'année – mais la machine ne veut plus depuis novembre. Il faut aller à la machine réservée aux personnels. Il y va en se disant qu'il faudrait un jour écrire sur tout ça...

Ernest Saufi



J'veux pas rentrer !

Un livre !

MON CERVEAU NE SERA JAMAIS FORMÉ

« le cerveau évolue-t-il au cours de la vie ? »
Effets de lecture

« Au cours des apprentissages et des expériences, c'est la structure même du cerveau qui se modifie avec la fabrication de nouvelles connexions entre les neurones. On parle de plasticité cérébrale pour décrire cette extraordinaire propriété du cerveau qui se façonne au cours de l'histoire vécue ».

La neurobiologie, ça me rassure. J'aime considérer mes processus mentaux comme des chemins de pensées - des connexions de neurones (synapses), qui se font et se défont, rapidement, par l'entraînement, plutôt que comme des inconscients-je-ne-sais-quoi ou des instincts gravés dans mes gènes.

J'aime le fait que les dés ne soit pas jetés d'avance, ni à la naissance, ni à six, ni à dix-huit ans.
Mon cerveau ne sera jamais formé, et ça m'enchant, et ça m'apaise.

A la naissance, 10 % des synapses seulement sont établies. En toute logique, elles se sont créées pendant les 9 mois passés dans le ventre, où ils nous arrivent *aussi* des choses.

Puis les connexions se font et se refont... c'est un peu moins rapide avec le temps, tout simplement parce qu'il faut travailler à partir de ce qui s'est créé jusque là.

On a quand même pu étudier des personnes « adultes » qui s'entraînaient pendant un mois à jongler à trois balles et dont les régions du cerveau spécialisées dans la motricité des bras et la vision s'épaississaient en quelques jours, puis de nouveau se rétrécissaient quand ils cessaient l'entraînement. Des phénomènes proches ont été étudiés chez des personnes ayant la phobie des araignées qui faisaient un mois de la psychothérapie de groupe.

Où des personnes qui restaient dans l'obscurité quelques jours et apprenaient intensément le braille. Pendant ce temps leurs cerveaux s'adaptent, les régions tactiles se renforcent, le cortex visuel se met à changer de rôle.

Les dés ne sont pas jetés d'avance.
Ni à la naissance.
Ni à six,
ni à 18 ans.



Voir le petit livre de Catherine Vidal, *Le cerveau évolue-t-il au cours de la vie ?*,
Elle a aussi écrit un plus gros livre appelé « cerveau, sexe et pouvoir ».

Un film !

CRIA CUERVOS. 1976. Carlos Saura.

Avec Ana Chaplin, Geraldine Chaplin, Mónica Randal...

Ana, fille de bourgeois-es nous raconte les souvenirs qu'elle a des années 1970 à Madrid, dans sa famille, en pleine Espagne franquiste. Témoin de la mort de ses parents elle nous explique comment par son imagination, elle faisait revivre sa mère qui lui manquait terriblement et pourquoi elle détestait autant son père. Elle relate aussi sa relation avec sa tante Paulina qui suite

aux différents décès vint s'occuper d'elle et ses soeurs. C'est le regard d'Ana sur le monde et notamment sur les adultes qui nous est donné à voir dans ce film. Pas d'idéalisme, pas de cliché. A voir et préparez vos mouchoirs si vous avez la larme facile !!

On t'as fait un monde trop petit, pour tes idées lalala

Un site !

Enfance-buissonniere.poivron.org

Pour retrouver des dizaines de brochures, de livres, des comptes rendus de l'enfance buissonniere, les gazettes buissonnieres et pleins d'autres choses concernant la question de l'enfance, de l'école, de la famille. On peut même s'abonner à la liste de diffusion "buissonniere et anti-agiste" pour partager et recevoir des informations !

Y a quoi à faire ?

Un jeu !

Le pouic-pouic

Un jour de grand soleil et de petit vent, une mousaillonne nous a appris à jouer à Pouic-pouic: en gros ya un bonhomme qui se tient debout, tout le monde le touche puis pars vite se cacher où il veut pendant qu'il compte jusqu'à 20. Puis il ouvre les yeux et il essaye SANS BOUGER de trouver où sont les autres. Parfois ça donne: "korin derrière le poulailler" "heu non cyril derrière le poulailler" "heu non cyril dans le taillis"... voyez, quoi!

Une fois qu'il trouve plus personne, il crie "on compte" et alors il recompte jusqu'à 20, et pendant ce temps tout le monde doit venir le toucher, puis se recacher... Et ça se corse parce qu'il compte de plus en plus vite à chaque tour (ou il s'arrête à 19 puis à 18 ...). Et chaque personne qui se fait choper devient elle aussi pouic-pouic. C'est du délire ! Et parfois, la meilleure cachette n'est pas celle que l'on croit...

Les trois moussaillonnes

Sisu, Cosette, Mazette

Remerciements

Romane, Eliot, Nèl, Renardeau, Nouche, Sylvain
et Zaza sur les rails
pour les dessins

Béber, Maria, Magali, Boris et Pat
pour la mise en page

Amélie, Chantal, Jean-Pierre, Kimaali, I, Théo
le Service de déminage et Béranger
pour les corrections

Louise : <http://loupiotte.info/>
louisedecontes@gmail.com
pour la première de couv'

Armand
pour la quatrième de couv'

COURRIER DES LECTEURS

La c'est le Premier numero, mais
on aimerait beaucoup Publier
tes imPressions,
couPs de Sueule,
couPs de coeurs
ou tes envies dans
le Prochain !

NOUS SOUTENIR ?

labordage a besoin de sous
Pour Pouvoir te faire
Partager d'autres
exPéditions, n'hésite
Pas a envoyer un
cheQue !

labordage
14 rue Creuzet
69007 LYON
labordage@poivron.org

POUR ETRE

POINT DE DIFFUSION ?
Contacte nous !

POUR COMMANDER
LE NUMERO ?
Ecris nous !

Le 6ème Congrès international de recherches
féministes francophones

et toutes les autres personnes qui nous ont aidé ou
qui nous aideront à faire voyager ce navire.



Partage, utilise, modifie des bouts de mon navire
comme le coeur t'en dis, mais n'oublie pas d'en
citer la provenance et l'auteur, afin de préserver
les traces des grands voyages que font les idées!



Numéro imprimé à
l'Imprimerie 34
8 Impasse de Bagnolet 31100
Toulouse
Dépôt légal : avril 2013
1000 exemplaires